



**HAL**  
open science

# Du village au paysage. Éléments pour une historiographie récente du peuplement médiéval de l'Europe occidentale.

Aymat Catafau

► **To cite this version:**

Aymat Catafau. Du village au paysage. Éléments pour une historiographie récente du peuplement médiéval de l'Europe occidentale.. Sixièmes Journées "Peuplement, Territoire et Histoire rurale " Université de Lleida de mai 2007, May 2007, Lleida, Espagne. hal-01278862

**HAL Id: hal-01278862**

**<https://hal.science/hal-01278862>**

Submitted on 25 Feb 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Aymat Catafau**  
(CRHiSM-Université de Perpignan)

**Du village au paysage.  
Éléments pour une historiographie récente  
du peuplement médiéval de l'Europe occidentale.**

*Ce texte est la version française de la conférence que les organisateurs m'ont demandé pour introduire les Sixièmes Journées «Peuplement, Territoire et Histoire rurale» organisées à Alguaire par l'Université de Lleida de mai 2007 dont le thème était : "Systèmes agraires, organisation sociale et pouvoir local". Lors de ces Journées, Olivier Passarrius et moi avions aussi présenté un premier bilan de nos travaux sur le village abandonné de Ropidera.*

*Les actes des Journées d'Alguaire depuis leur création sont disponibles à la salle Multifonctions d'Histoire, ceux de 2007 y seront déposés dès parution. Par ailleurs, les travaux sur Ropidera et la « Montagne Brûlée » ont donné lieu à des Journées d'Étude en juin 2007 et seront publiés en 2008-2009.*

"Mon bon ami, toute théorie est grise, mais vert et florissant est l'arbre de la vie." Goethe.

Il me faut tout d'abord remercier les organisateurs du Congrès d'Histoire d'Alguaire pour leur invitation à ces journées d'études. et vous demander de m'excuser avant même de commencer, de parler ici d'un sujet qu'un autre que moi, ici même, serait plus à même de traiter d'un point de vue exhaustif, à la fois méthodologique et concret. Je veux parler de Jordi Bolòs, qui me paraît être en Catalogne un des pionniers de la liaison entre histoire et archéologie et un des meilleurs spécialistes de l'étude du peuplement et des paysages. L'évolution des recherches et des publications de Jordi Bolòs est une des meilleures illustrations de l'implication des chercheurs catalans dans cette dynamique, à laquelle ils participent et apportent beaucoup<sup>1</sup>. Je suppose qu'étant organisateur scientifique de ce congrès, il était difficile à Jordi d'en faire l'ouverture, et je dois sans doute à cela le fait de me trouver, un peu illégitimement, devant vous.

Je vais essayer cependant de faire ce que l'on attend de moi, en prenant quelques précautions avant d'entrer dans le vif du sujet. D'abord, dans le temps qui m'est imparti ici, il me sera très difficile de développer les différents thèmes que je vais aborder comme ils le mériteraient. La publication du texte donnera le plus de références possibles aux ouvrages existants sur le sujet et que j'ai pu consulter. Je dois d'abord fortement modérer le titre quelque peu emphatique de ma conférence. Malgré mon ambition de vous parler de toute l'Europe pendant tout le Moyen Âge, j'ai dû revoir à la baisse mes objectifs : ni mes compétences linguistiques limitées, ni le temps dont j'ai pu disposer pour le préparer, ne me permettent de traiter ce sujet. Le traiter exhaustivement aurait été presque impossible, mais je n'aurai même pas la prétention de le traiter avec la vision européenne qui aurait été nécessaire pour correspondre à mon titre. Mes exemples se limiteront bien souvent à des visions d'ensemble ou à l'inverse à quelques lieux précis cités par des auteurs qui ont eux-mêmes réalisé des synthèses, publiées en anglais et en français principalement. D'un point de vue géographique, j'ai porté mon attention surtout sur l'Europe occidentale, le nord et l'est, les Iles britanniques et la France du Nord de la Loire, la Belgique et les Pays-Bas, et aussi les pays d'en dehors du *limes* romain, la Germani et les pays nordiques, plus que sur les pays méditerranéens, que je citerai souvent, à titre de comparaison, en supposant que leur situation vous est plus familière. D'un point de vue chronologique, j'ai été surtout intéressé par ce que l'histoire et l'archéologie du Moyen Âge ont apporté de connaissances récentes aux périodes de grands changements, particulièrement à l'Antiquité tardive et au Haut Moyen Âge puis à la période de la mise en place de la seigneurie : en fait cela constitue un grand continuum du Ve au XIe ou XIIe siècle. Cependant c'est surtout de manière thématique que j'ai souhaité aborder cette présentation des apports récents de l'archéologie et de l'histoire à la connaissance des faits de peuplement, d'habitat, d'occupation du sol, d'exploitation et de contrôle du territoire, bref de formation du paysage européen à l'époque médiévale. Cette approche thématique risquant de se transformer rapidement en un catalogue, en un

---

<sup>1</sup> On pense à des travaux comme ceux de Jaume Vilaginès, de Elvis Mallorquí, de Marta Sancho, de Victor Farías, etc., etc.

inventaire lassant, presque infini, de sujets de recherches et de questions d'une diversité foisonnante, il m'a paru nécessaire de les regrouper en quelques axes principaux.

Le premier de ces axes sera celui du peuplement, de l'habitat et du village. Il me permettra d'aborder quelques thèmes anciens de l'historiographie médiévale, objets de questionnements eux-mêmes séculaires parfois, mais auxquels les recherches actuelles, surtout grâce à l'apport de l'archéologie et des archéo-sciences (ou sciences naturelles appliquées aux vestiges du passé), ont apporté des éléments de réflexion et parfois des réponses nouvelles. On peut mentionner parmi ces thèmes la question de la fin des *villae* en tant que grands domaines antiques, et de l'apparition d'autres structures d'exploitation et d'autres formes d'habitat entre le Ve et le VIIe s., la question large de la naissance ou des naissances des villages, objet longtemps d'interprétations divergentes entre historiens et archéologues et qui reçoit, avec le développement de l'archéologie extensive, un éclairage nouveau, tant sur les chronologies, fortement élargies, que sur les formes de l'habitat et donc sur les définitions du village. Une autre question, celle de l'encadrement des hommes, de l'encellulement et de la mise en place de la paroisse et de la seigneurie a connu aussi de récents apports : avec l'élargissement de la chronologie, l'approche de visions territoriales, et pas seulement ponctuelles, et la découverte de formes précoces d'encadrement paroissial.

Le second axe sera celui des études sur le milieu naturel et de sa transformation par l'homme, avec pour résultat la naissance de "paysages nouveaux". Là aussi une vieille question historique comme celle des défrichements, qui se relie à celle de la mise en place des terroirs d'openfield et de bocage, et à celle de l'expansion des XII-XIIIe siècles a reçu des éclairages nouveaux. Cela est dû d'abord à la mise en œuvre d'approches nouvelles, recherchant des sources différentes, considérant surtout le paysage à la fois comme objet d'étude et comme source. Les études des cadastres et des cartes, l'utilisation régressive des données liées à celles des textes se sont appliquées à la mise en place des parcellaires ou aux assèchements de marais et de zones humides. Mais c'est là surtout que l'emploi des archéo-sciences et sciences nouvelles a permis de mesurer et de dater la transformation des milieux par l'action des hommes, ainsi la palynologie, l'anthracologie éclairent le recul de la forêt et la phytohistoire des haies fournit des éléments de datation du bocage.

Un troisième axe, à mon avis le plus neuf et le plus prometteur, se dessine maintenant : celui de l'approche sociale des liens entre l'homme et son milieu, de la dimension anthropologique des paysages. Curieusement, mais sans doute non sans raison, c'est par les marges qu'a débuté cette approche, les territoires marginaux (bois, marais, incultes, emprius, vacants, cultures temporaires) sont en effet révélateurs des rapports existant entre l'homme et le milieu, ou plus exactement des rapports entre sociétés humaines, ou homme en société<sup>2</sup> et milieux? C'est aussi autour du milieu et de la formation des paysages que la notion de longue durée continue à être, pour les historiens, une approche féconde qui retrouve des liens anciens avec l'ethno-histoire. La montagne, en valeur dans les recherches depuis quelque temps est le cadre où se retrouvent des histoires lentes, pluri-séculaires souvent, parfois millénaires, du milieu, du paysage et des sociétés montagnardes, abordant tous les aspects d'une histoire qui n'a jamais été aussi "totale", ou au moins "globalisante". Les visions culturelles, sociales et anthropologiques des rapports de l'homme en société au milieu et à la nature réactive les travaux d'anthropologie des usages sociaux, des gestes (outils, champs, élevage archéo-zoologie) des pratiques culinaires, alimentaires et donc des consommations des productions (céréales, vignes, mais aussi fruits, arbres, cueillette) renouvelés par les méthodes et sciences nouvelles. Enfin on ne saurait oublier que cette approche qui valorise de plus en plus le lien entre histoire et géographie se traduit, dans tous les domaines de la discipline historique par une de la "territorialisation" des questions historiques, par leur approche "spatiale", par leur inscription dans des paysages divers<sup>3</sup>

Avant d'aborder chacun de ces axes, je voudrais souligner trois points qui me semblent indispensables pour comprendre les progrès récents de l'étude du peuplement, des territoires et des paysages par les médiévistes, historiens et archéologues. Sur tous ces points il me faut cependant faire une réserve de prudence préliminaire. J'ai parlé dans mon titre et dans mon introduction des "apports récents" de la recherche. Sans scier la branche sur laquelle je suis assis, je pense qu'il nous faut, à nous tous ici, et peut-être surtout en tant qu'historiens, nous méfier de l'idée que notre génération a tout inventé, ou tout renouvelé de fond en comble. Des pans entiers de notre connaissance actuelle et de nos recherches futures reposent sur des possibilités

---

<sup>2</sup> Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, Paris, 1949, 112 p.

<sup>3</sup> Monique Bourin, avec la collaboration d'Elisabeth Zadora-Rio, "L'espace", *Les tendances actuelles de l'histoire du Moyen Âge en France et en Allemagne*, actes des colloques de Sèvres 1997 et de Göttingen 1998 Jean-Claude Schmitt, Otto Gerhard Oexle dir., Publications de la Sorbonne, Paris, 2002, p. 493-506.

nouvelles ouvertes par le progrès des sciences de la nature. Mais par ailleurs beaucoup des approches pour lesquelles les méthodes mises au point récemment apportent un vrai renouvellement sont des approches initiées ou au moins suggérées et souhaitées depuis très longtemps. On sait tout ce que l'étude des défrichements, de l'openfield, des paysages ruraux et des parcellaires doit à la science géographique allemande depuis le XIXe siècle jusqu'au milieu du XXe siècle<sup>4</sup>. Que la méthode ait longtemps été mal maîtrisée, appliquée de façon trop schématique et trop systématique, souvent non dépourvue d'arrière-pensées idéologiques et politiques, ne l'empêche pas de figurer au titre des travaux véritablement fondateurs des études régressives du paysage rural, tant à l'honneur aujourd'hui. On doit aussi rappeler ici les souhaits des historiens et géographes français des années 20 et 30, puis de certains de leurs continuateurs après-guerre pour une liaison plus étroite entre "géographie humaine" et histoire. Ce furent les recommandations de M. Bloch dans les "Caractères originaux..." où il appelait les historiens à considérer la forme des champs comme une source historique, où il posait la question de la datation de la mise en place de l'openfield et du bocage. Parallèlement, à l'école de Vidal de Lablache, les thèses de Maximilien Sorre sur les Pyrénées de l'Est ou d'André Allix sur l'Oisans (1929)<sup>5</sup>, l'ouvrage d'un géographe comme Roger Dion, *Essai sur la formation du paysage rural français* (1934)<sup>6</sup>, apparaissaient comme autant de mises en pratique des réflexions de Marc Bloch. Après guerre, l'*Histoire de la vigne et du vin en France des origines au XIXe siècle* (1953), du même Roger Dion, est longtemps apparue aux historiens comme le modèle d'une histoire à fondement géographique, d'une géo-histoire souhaitée par l'École des Annales. L'initiative de l'attention au paysage et à son histoire reste longtemps une spécificité de certains géographes, d'ailleurs rares. Il faut attendre ainsi une nouvelle génération, pour qu'en 1983 un autre géographe, J.-R. Pitte, se penche sur l'*Histoire du paysage français*, et soutient une thèse intitulée "Terres de Castanide : hommes et paysages du châtaignier de l'Antiquité à nos jours" au sujet autant historique, ethnographique et anthropologique que géographique. Le géographe Georges Bertrand, appelé par Georges Duby à ouvrir son "Histoire de la France rurale" par un chapitre géographique où dès le début des années 80, posait en termes neufs la question de l'étude des paysages<sup>7</sup>. Même les apports attendus des développements des sciences de la nature étaient soulignés dès 1971 par G. Duby au début de *Guerriers et Paysans*<sup>8</sup>. Des méthodes comme celles qui en archéologie commencent à apporter un renouvellement considérable de notre vision du peuplement dans la France du Nord, la fouille par décapage de grandes superficies, et même l'étude planimétrique et archéologique des champs et des terroirs villageois<sup>9</sup>, étaient déjà en germe dans les travaux de Beresford et Hurst en Angleterre, et par les archéologues allemands ou nordiques dans les années 50-70<sup>10</sup>, on peut en dire autant de l'utilisation de l'archéologie aérienne<sup>11</sup>. Bref, gardons-nous de la tentation de croire que notre époque a tout découvert ou révolutionné. Mais, loin de nous interdire d'évoquer les apports récents de la recherche, pareil constat nous contraint donc à examiner avec précision quels en sont les fondements et la nature.

Le premier élément qui a apporté un renouvellement des connaissances est, on l'a compris, le formidable développement de l'archéologie médiévale dans toute l'Europe occidentale depuis, disons trente ans, et

---

<sup>4</sup> Adriaan Verhulst, *Le paysage rural : les structures parcellaires de l'Europe du Nord-Ouest*, Typologie des sources du Moyen Âge occidental, fascicule 73, Brepols, Turnhout, 1995, 82 p. Pierre Toubert, "Histoire de l'occupation du sol et archéologie des terroirs médiévaux : la référence allemande", *Journal des Savants*, janvier-juin 1998, p. 55-77.

<sup>5</sup> André Allix, *L'Oisans : étude géographique. Un pays de haute montagne*, 1929, Paris, A. Colin, 1929, 915 p.

<sup>6</sup> On peut cependant, à juste titre, développer une vision critique de la méthodologie de ces ouvrages, comme le fait Jean-Loup Abbé dans "Le paysage peut-il être lu à rebours ? Le paysage agraire médiéval et la méthode régressive", *Les Territoires du médiéviste*, Benoît Cursente et Mireille Mousnier dir., p. 383-399.

<sup>7</sup> Georges Bertrand " Pour une histoire écologique de la France rurale", *Histoire de la France rurale*, Georges Duby et Armand Wallon, tome 1, p. 34-113

<sup>8</sup> Georges Duby, *Guerriers et Paysans*, 1973, chap. I Les forces productives. La nature. p. 13-19.

<sup>9</sup> On a trop souvent oublié que l'étude de Wharram Percy incluait celle de toute une grande partie de son finage, cf. Jean Chapelot et Robert Fossier, *Le village et la maison au Moyen Âge*, 1980, p. 207 et suiv.

<sup>10</sup> Jean Chapelot et Robert Fossier s'appuyaient largement sur ces travaux pionniers, *Le village et la maison au Moyen Âge*, p. 77-138 en particulier.

<sup>11</sup> Critiques de Adriaan Verhulst dans *Le paysage rural : les structures parcellaires de l'Europe du Nord-Ouest*.

surtout dans les quinze ou vingt dernières années. Il y a une raison politique et institutionnelle à cela : la naissance d'une véritable archéologie de sauvetage, ou archéologie préventive, dans certains pays<sup>12</sup>, partout meilleure prise en compte des sites du Moyen Âge dans les programmes de recherche archéologie, l'archéologie médiévale, qui était avant les années 70 et même 80 essentiellement cantonnée aux Îles britanniques et aux pays du nord et de l'est, est acquis droit de cité dans tous les programmes d'enseignement universitaire européens. Bien plus, il apparaît inconcevable aujourd'hui d'écrire ou d'enseigner l'histoire médiévale sans s'appuyer sur nombre de connaissances renouvelées par l'archéologie. Cela est vrai bien entendu pour les périodes les plus anciennes, jusqu'à l'époque carolingienne, comme pour des périodes plus récentes et des thématiques plus classiques comme l'étude des sites castraux, du Xe au XVe siècle, celle de l'habitat rural mais aussi urbain, paysan mais aussi aristocratique, celle des cimetières, de l'artisanat et de l'industrie métallurgique ou des établissements monastiques.

L'archéologie médiévale n'a pas seulement exposé en nombre de sites fouillés, elle surtout su renouveler, et parfois élaborer, des méthodes adaptées à ses nouveaux questionnements. Quand historiens et archéologues, essentiellement français<sup>13</sup>, ont débattu des définitions du "village", il est apparu que les fouilles de "maisons" limitées à quelques dizaines voire à quelques centaines de mètres carrés étaient incapables de répondre aux questions sur la structuration de l'habitat, sa permanence ou son déplacement dans un espace restreint. Il a fallu pour cela des fouilles étendues sur plusieurs milliers de mètres carrés, et souvent sur plusieurs hectares, de grands décapages permis par des chantiers archéologiques accompagnant de grandes réalisations immobilières, usines, aéroports, vastes zones de villes nouvelles ou d'aménagements programmés. Les grands chantiers linéaires, comme ceux des autoroutes, des lignes ferroviaires (LGV, TGV) et des gazoducs ont permis de tracer de grands segments dans le territoire où tous les vestiges rencontrés ont été répertoriés, et les principaux d'entre eux fouillés<sup>14</sup>. La connaissance archéologique du territoire reste encore celle des grands projets immobiliers, mais elle commence à devenir suffisamment représentative dans certaines régions pour permettre des déductions valables. Le quantitatif est en cette matière une condition indispensable du qualitatif.

Mais, par delà la fouille proprement dite, l'archéologie a élaboré et utilisé massivement d'autres moyens de connaissance des territoires, d'approche des questions de peuplement, d'occupation du sol. Cette archéologie sans fouilles, s'appuie sur les prospections, qui donnent une image précise, mais non complète de l'occupation du sol, qui renseignent sur des présences, et éventuellement des absences avec plus de prudence. Grâce à une réflexion méthodologique, validée par les expériences de terrain conjuguant des méthodes de collecte de surface avec la vision donnée par les fouilles sur les mêmes territoires, les prospections sont progressivement devenues un outil fiable et maîtrisé permettant, avec d'autres éléments, de construire des cartographies périodisées du peuplement sur de petites régions<sup>15</sup>. L'intérêt principal des prospections réside dans leur facilité : les moyens mis en œuvre sont peu coûteux, peuvent concerner des zones non menacées, en culture, sans fouilles prévues.

À côté des prospections d'autres méthodes d'archéologie "extensive", non intrusive, se sont aussi développées. On peut ranger dans cette "archéologie sans fouilles", éventuellement complétant les fouilles ou vérifiée par elles, l'étude des linéaires conservés dans le sol, visibles par photographies aériennes, ou reportés sur les plans, les cartes et les cadastres : ces limites de champs, ces chemins, ces tracés. C'est sur des

---

<sup>12</sup> En France, l'archéologie dite de "sauvetage", puis préventive est prise en charge par l'AFAN (1973) puis l'INRAP (2002) : actuellement on compte 2000 diagnostics par an en France, 300 fouilles environ, Cf. Jean-Paul Demoule dir., *La France archéologique. Vingt ans d'aménagements et de découvertes*, 256 p.

<sup>13</sup> Robert Fossier, "La naissance du village", *Le roi de France et son royaume autour de l'an mil*, Michel Parisse et Xavier Barral i Altet dir. (1987) 1992, p. 219-221. Voir ci-dessous les travaux de É. Zadora-Rio qui a renouvelé à plusieurs reprises la question.

<sup>14</sup> Voir la publication récente du bilan des fouilles menées sur le tracé de la ligne TGV-Méditerranée, l'ouvrage dirigé par Odile Maufras, *Habitats, nécropoles et paysages dans la moyenne et la basse vallée du Rhône (VIIe-XVe s.)*, 2006, 473 p. D'autres travaux du même genre ont été menés sur le tracé de l'autoroute Toulouse-Albi par Florent Hautefeuille, sur le tracé du gazoduc en Languedoc-Roussillon par Jérôme Kotarba et bien entendu sur le site de Marne-La-Vallée et d'Eurodisney, en Seine-et-Marne.

<sup>15</sup> Voir les travaux de Claude Raynaud, Anne Parodi et J.-M. Roger, "La Vaunage du IIIe au XIIe siècle. Habitat et occupation des sols", *Archéologie du Midi Médiéval*, 5, 1987, p. 3-59 ou ceux d'Olivier Passarrius, *"Vilarnau. Étude archéologique d'un village et d'un cimetière paroissial en Roussillon (IXe-XVesiècles)*, thèse, juin 2006, en part. p. 24-69

approches d'abord systématiques, l'étude des routes puis des systèmes viaires aux cadastrations antiques, ou des parcellaires réguliers issus de lotissements, de défrichements ou d'assèchements qu'une méthodologie, fondée sur l'utilisation régressive prudente, a été mise en place<sup>16</sup>. Elle a donné et donnera sans doute encore des résultats importants.

Beaucoup plus neuf et plus récent que l'archéologie classique, le récent développement des archéo-sciences, ou sciences paléo-environnementales, a apporté beaucoup de connaissances nouvelles. Non seulement les sciences naturelles répondent à de vieilles interrogations (comme par exemple l'ampleur, les rythmes et les datations des défrichements) mais surtout elles permettent désormais de se poser des questions que l'on ne soupçonnait pas il y a peu. Les matériaux issus du vivant et retrouvés en fouilles sont tous susceptibles de fournir des indications sur le milieu, le cadre de vie, les pratiques culturelles ou l'élevage et les consommations alimentaires. Ainsi sont étudiés les restes issus des végétaux : les graines et restes de plantes et de fruits (carpologie), les pollens (palynologie), les charbons de bois (anthracologie), et les restes animaux (archéozoologie). Les sciences proches de la géologie se penchent sur les traces de l'évolution du micro-relief (sédimentologie, pédologie, chimie des sols<sup>17</sup>). Tout est donc susceptible de devenir pour l'historien et l'archéologue une source renseignant sur l'action de l'homme sur son milieu, et ce renouvellement fait progressivement apparaître l'homme davantage comme partie prenante de la construction des écosystèmes et que comme un perturbateur<sup>18</sup>.

Enfin, en troisième point, l'intérêt des historiens pour les thématiques de la nature, de l'environnement et surtout de la place de l'homme dans l'écosystème est indissociable des préoccupations récentes de l'ensemble de la société sur les thématiques environnementales et écologiques, et qui se manifestent bien entendu sur le plan politique, associatif et citoyen, mais qui imprègnent et réorientent aussi les centres d'intérêt et les questionnements de toutes les sciences, les sciences de la nature, mais aussi les sciences humaines. Certains historiens ont depuis longtemps inscrit ces thématiques dans leurs recherches. On peut souligner la constance de Robert Delort, depuis ses travaux sur les fourrures puis sur les animaux au Moyen Âge, à insister sur l'importance de l'étude du milieu et des rapports qu'entretien avec lui l'homme médiéval<sup>19</sup>. Sur une question parallèle, l'étude du climat et de ses variations, sujet sur lequel Emmanuel Le Roy Ladurie a fait figure de pionnier<sup>20</sup> est désormais inscrit dans les préoccupations actuelles sur le réchauffement climatique, que les historiens s'efforcent d'inscrire dans le temps long et de comparer aux changements successifs ? Ces études ont depuis peu pris une ampleur nouvelle avec la création de programmes de recherche réunissant les physiciens, botanistes et historiens pour exploiter les sources textuelles (dates des vendanges et des moissons) et les sources biologiques et isotopiques dans le cadre d'un programme du CEA baptisé Ophélie<sup>21</sup>. Ce genre de recherches se sont développées dans tous les pays d'Europe. Sur le plan épistémologique il n'est sans doute pas abusif d'avancer, qu'après un tournant des années 20-30; rattaché en France à l'École des Annales, qui a placé au cœur des préoccupations des historiens les sociétés humaines, ou l'homme en société<sup>22</sup>, en lieu et place d'une histoire attentive surtout au politique et à l'événement, nous assistons peut-

---

<sup>16</sup> La réflexion méthodologique et la bibliographie approfondie est présentée par Jean-Loup Abbé, dans "Le paysage peut-il être lu à rebours ?...", *op. cit.*

<sup>17</sup> Marie-Claude Bal, *Constructions et dynamiques des espaces et des terrasses agro-pastorales en zone intermédiaire des Pyrénées du Néolithique à nos jours (Cerdagne, Pays basque et Pays de Sault). Approche archéoenvironnementale par la paléanthracologie*, thèse dir. Jean-Paul Métaillié et Michel Thinon, 272 p.

<sup>18</sup> Aline Durand "L'émergence d'outils empruntés aux sciences biologiques végétales", *L'Archéologie médiévale en France depuis 30 ans*, n° 314 de la revue *Dossiers de l'Archéologie*, juin 2006, p. 10-13.

<sup>19</sup> Tous les livres de Robert Delort témoignent de cette interrogation sur les relations homme-nature, on citera *Le commerce des fourrures en Occident à la fin du Moyen Âge*, 1978, 560 p., *Le Moyen Âge. Histoire illustrée de la vie quotidienne*, 1972, 339 p., *Les animaux ont une histoire*, 1993, 503 p., Corinne Beck et Robert Delort dir., *Pour une histoire de l'environnement*, Paris, 1993 et Robert Delort et François Walter, *Histoire de l'environnement européen*, Paris, 2001, 352 p.

<sup>20</sup> Emmanuel Le Roy Ladurie, *Histoire du climat depuis l'an mil*, Paris, 1967, 376 p. et récemment *Histoire humaine et comparée du climat*, tome I : *Canicules et glaciers (XIIIe-XVIIIe siècle)*, 2004, 739 p.

<sup>21</sup> Emmanuel Le Roy Ladurie, Emmanuel Garnier, programme OPHÉLIE : Observations PHÉnologiques pour reconstituer le cLImat de l'Europe, Laboratoire des Sciences du Climat et de l'Environnement, UMR Commissariat à l'Énergie Atomique - CNRS.

<sup>22</sup> Marc Bloch, *Apologie pour l'Histoire...*, *op. cit.*

être à un autre basculement heuristique qui place désormais la nature au cœur des préoccupations des scientifiques (et parmi eux des historiens), en faisant de l'homme un acteur parmi d'autres dans l'œcoumène. Le paysage, considéré comme une construction humaine et sociale, devient le lieu de convergence des approches naturalistes et historiques et ouvre à une nouvelle appréciation des relations entre homme et nature, et au delà des relations au sein même des groupes humains. C'est ce qui justifie le titre de cette intervention, "du village au paysage", dans lequel on n'oublie jamais que ce qui intéresse l'historien ce sont les changements des sociétés humaines.

Sans nier donc la part d'héritage que nos disciplines doivent reconnaître aux chercheurs du passé, il faut convenir que les transformations en cours depuis une trentaine d'années et qui se sont accélérées depuis les années 90; ont ouvert un monde nouveau à la recherche en histoire médiévale? Sans doute cette évolution ne fera-t-elle que se confirmer, les possibilités de compréhension du monde médiéval qu'offrent l'archéologie et les sciences étant encore aujourd'hui insoupçonnées<sup>23</sup>. Voyons maintenant précisément, sur les trois grands thèmes présentés en introduction quelles sont les récentes avancées de l'historiographie du peuplement et des paysages médiévaux à travers quelques exemples.

## I - Le peuplement, l'habitat et le village

C'est d'abord sur les questions classiques de l'occupation du sol, du peuplement, de l'habitat et des structures de l'encadrement social, paroisse et château, que beaucoup d'avancées ont été réalisées.

Dans un ouvrage de synthèse très récent, Chris Wickham trace à grands traits, s'appuyant sur une connaissance précise des travaux les plus récents, le tableau de tout l'ancien l'Empire romain entre le Ve et le VIIIe siècle. Les exemples qui vont suivre tout comme les réflexions qui les accompagnent lui doivent beaucoup.

Une des grandes questions de l'histoire médiévale, voire même de l'Histoire est celle de la fin de l'Empire romain et de la transition vers le Moyen Âge. Tous les historiens de toutes les époques, depuis Augustin d'Hippone, en passant par l'école marxiste et jusqu'à nos jours ont apporté des interprétations sur ces événements, leur causes, leurs conséquences. Depuis une vingtaine d'année l'archéologie a apporté des connaissances nouvelles et donc des réponses nouvelles.

Une question historique, à portée économique et sociale, symbolise la fin du monde antique, elle en est la marque dans le territoire et dans le peuplement, une marque que seule l'archéologie est à même de relever. C'est celle de la fin de la *villa*. Partout dans le monde romain existait un réseau de résidences aristocratiques rurales, centres d'exploitation de la terre. Ces milliers de *villae* pouvaient être différentes, par leur taille, par l'importance relative de la *pars urbana* et de la *pars rustica*, leurs traits communs étaient cependant plus nombreux que leurs différences. Ces *villae* constituaient la trame du peuplement rural de l'Occident romain, même si un habitat intercalaire existe, plus ou moins bien connu et nombreux (des fermes isolées et des formes d'habitat groupé, les *vici*) et les *villae* étaient aussi en Occident le marqueur du style de vie aristocratique (beaucoup plus qu'en Orient). Ce modèle de la *villa* est un modèle romain, il ne survit pas à la fin de l'Empire. Grosso modo, ces *villae* qui dominent l'Occident vers 300 ont quasiment disparu vers 700. Mais l'archéologie permet davantage de précision, en termes chronologiques et géographique, sur ce processus. En Grande-Bretagne les *villae* commencent à être abandonnées à la fin du IVe siècle, processus qui se renforce au cours de la première moitié du Ve siècle, et vers 450 elles ont toute disparu, sans aucun signe de continuité d'occupation.. Dans le nord de la Gaule, leur disparition a commencé vers 350 et est presque complète vers 450. Dans la Gaule méditerranéenne le VIe siècle est la période de plus grand abandon, peu subsistent après 600. En Aquitaine certaines *villae* se maintiennent au VIIe siècle. En Italie, les

---

<sup>23</sup> Pensons aux récents développements de la recherche sur l'ADN, et aux perspectives que cette voie ouvre, en matière d'archéologie funéraire, aux études épidémiologiques, familiales (regroupements dans les cimetières, liens entre les tombes "riches" ou "à dépôts" et d'éventuels groupes familiaux), et aux questions ethniques et migratoires (par exemple pour les nécropoles en rangées des Ve-VIIe siècles : types ethniques des individus inhumés, relation entre "tombes de fondateurs" ou "tombes de guerriers" et origine ethnique, lien entre origine ethnique et sépultures avec armes et bijoux, etc.). Autant de questions jugées naguère à jamais "indépassables" et qui seront bientôt résolues, avec sans doute d'autres problématiques posées alors et d'autres interrogations à résoudre.

*villae* disparaissent à la fin du Ve siècle et surtout dans la première moitié du VIe siècle, c'est seulement en Sicile que quelques *villae* subsistent au VIIe siècle. Dans la Péninsule ibérique un processus d'abandon a commencé au Ve siècle mais des *villae*, quelques-unes, subsistent encore à la fin du VIe siècle car le processus est plus lent qu'ailleurs et certaines, même, survivent encore en 700.

Bref, deux grandes régions se différencient. Dans le nord de l'Empire d'Occident la *villa* commence à disparaître avant 400 et c'est autour de cette date que le phénomène s'affirme. Autour de la Méditerranée, le processus a au moins un siècle ou un siècle et demi de décalage, et c'est au VIe siècle que la *villa*, sauf exceptions plus tardives encore, disparaît.

Ces dates excluent toute explication unique et mécaniste : car les premiers signes, importants, bien attestés par l'archéologie, très antérieurs à 400 sont trop précoces pour être associés aux Invasions barbares et au renversement militaire des aristocraties romanisées. De la même façon le VIe siècle, date des abandons au sud, est généralement trop tardif pour s'expliquer par cette même cause.

On a fait remarquer que les *villae* du nord de la Gaule, entre Seine et Rhin, dans les régions de Trèves, en Ile-de-France, autour de Maastricht et d'Aix-la-Chapelle ont pour certaines commencé à perdre leur identité. Il est significatif que le IVe siècle soit une période paix, de stabilité en Gaule, où la capitale de l'Empire est même un moment à Trèves.

La fin des *villae* a-t-elle des raisons économiques ? Les céramiques montrent que les grands courants d'échanges se maintiennent pourtant à peu près identiques de part et d'autre du tournant du Ve siècle. Il n'y a donc pas d'explication évidente de nature économique. La raison de l'abandon du modèle de la *villa*

La situation dans le nord de l'Empire au IVe siècle est caractérisée par la perméabilité du *limes*<sup>24</sup> et surtout par la militarisation de l'action politique et surtout de la structure sociale dans toute la Gaule du Nord, avant même l'invasion. Or, la *villa* était le cadre de vie d'une certaine aristocratie, attachée à son confort, à un certain style d'architecture, que l'on pourrait qualifier d'"urbains". La disparition des *villae* est la conséquence d'un changement des modèles culturels de l'aristocratie, et par l'adoption de valeurs plus militarisées : le goût pour l'ornementation personnelle (armes, bijoux) y remplace celui pour l'architecture d'apparat. Que cela traduise le succès dans l'aristocratie d'une mode nouvelle, ou l'accession aux commandes d'une aristocratie différente, le lien avec la militarisation de la région et de la société est clair.

En matière architecturale la différence entre l'habitat aristocratique (en tout cas l'habitat qui succède aux *villae*) et l'habitat de type rural : les constructions sont généralement plus modestes en superficie et en qualité. Elles sont en bois sur trous de poteaux, utilisent des matériaux de remploi, incluent des activités artisanales alors que sont abandonnées les installations de confort et de luxe (bains, chauffage). Très souvent les bâtiments de bois qui remplacent la *villa* sont accompagnés de nouvelles structures : les fonds de cabane excavés (*Grubenhäuser*) caractéristiques du haut Moyen Âge, et très fréquents dans le monde germanique. Là aussi on assiste à un changement, qui souvent précède les invasions, ce qui pousse les historiens et archéologues à décrire l'installation des Francs dans un monde déjà en grande partie "déromanisé" dans sa culture matérielle. De fait la *villa* romaine dans le nord de la Gaule, après une période plus ou moins longue d'abandon, évoluent vers les formes annonçant les premiers villages médiévaux. Nous y reviendrons.

Dans le sud de l'Europe, où la survivance de la *villa* est plus longue, sa disparition laisse en place un habitat (soit héritage de l'habitat intercalaire antérieur, soit fruit d'une nouvelle structuration) où s'estompent aussi les différences entre résidences des élites et des paysans, même s'il faut rappeler qu'une partie de l'aristocratie vit dans les villes restées plus actives.

À propos de la fin de la *villa*, on est appelé à faire plusieurs remarques. La réalité qui fait suite à la *villa* présente avec la situation antérieure un contraste flagrant celui d'une très grande diversité régionale et même micro-régionale. Cette diversité est s'explique par la différence des conditions géographiques, des pratiques agricoles et des structure socio-économiques locales. Cette diversité est naturelle et bien compréhensible. C'est plutôt l'homogénéité antérieure qui est surprenante, par l'imposition dans l'ensemble du monde romain d'une structure d'exploitation et de peuplement, la *villa*, qui reflète une domination politique et une restructuration des formes de propriété du sol et d'occupation de l'espace. C'est bien cette "romanisation" généralisée de l'espace qui doit apparaître comme une anomalie historique, une parenthèse, et que la disparition de la *villa* remet à l'ordre du jour l'inévitable diversité en matière de peuplement rural.

La fin de la *villa* reflèterait ainsi la disparition d'un des éléments majeurs de l'identité de l'élite romaine d'Occident quand cette aristocratie se sont adaptées à un monde militarisé, une militarisation caractéristique des élites du monde post-romain qui commence avant la chute de l'Empire. Ce changement culturel explique davantage qu'une crise économique et sociale la disparition de la *villa*, qui a eu par la suite bien entendu des

---

<sup>24</sup> Charles Whittaker, *Rome and its frontiers. The dynamics of empire*, 2004, 246 p



conséquences sur les formes d'exploitation et de propriété du sol et les relations de pouvoir dans les campagnes.

Parallèlement aux interprétations de la disparition de la *villa* a surgi un autre grand problème : celui des transformations de l'habitat rural. Ce problème mêle et confond trop souvent deux aspects : celui des formes d'habitat, de peuplement et d'occupation du sol qui prennent la place de la *villa*, dans la période 400-800, ou même jusqu'en l'an mil, et celle des formes de l'encadrement religieux, social et politique de la population rurale ("l'encellulement" dans la paroisse et la seigneurie, sous le château<sup>25</sup>, assimilé par facilité à "l'incastellamento"). Ce sont les informations apportées par l'archéologie, surtout l'archéologie de sauvetage, en matière d'habitat du haut Moyen Âge qui ont contraint les historiens à reformuler leurs questions et même leurs définitions.

Sur le plan de l'habitat, les apports de l'archéologie allemande, danoise, hollandaise ou anglaise depuis les années 60 ont été confirmés par les très grandes opérations archéologiques de sauvetage conduites dans le nord de la France depuis une quinzaine d'années.

L'image qui en ressort, avec le risque rester encore une fois trop schématique face à des situations régionales où la diversité est la règle, est celle de la précocité de la naissance de nouvelles formes d'habitat, dont certaines ne peuvent se voir refusé la qualification de village. Les formes les plus précoces d'un habitat villageois bien articulé se trouvent hors du monde romain, au Danemark, dans le Jutland, ou en Allemagne, en Frise et en Saxe. Les villages de Vorbasse ou Feddersen Wierde existe dès le 1er s. av. J.-C. Ils ont pour caractéristique de regrouper plusieurs fermes (de 10 à 20 selon les époques) chacune enfermée dans une clôture qui enserme une (et parfois plusieurs) maison longue au centre, maison partagée entre habitation et étable, plus une ou deux constructions plus petites, toutes sur trous de poteaux, et plus tard des fonds de cabane. L'un des enclos est plus grand, avec une grande maison longue, davantage de constructions annexes, c'est aussi la seule maison où l'on trouve de la vaisselle importée et de l'artisanat (forge). Cette forme de villages est attestée sur plus d'un millénaire, avec de fréquents déplacements de l'habitat dans un petit périmètre, mais avec la reproduction de cette structure et de l'emplacement de la grande ferme : ceci témoigne d'une structuration et d'une hiérarchisation sociale pérennes. Des villages différents, parfois moins durables dans le temps (mais peut-être est-ce dû à leur mobilité sur le même site, et à l'impossibilité de retrouver toutes les occupations successives), parfois moins structurées, parfois sans marque évidente de hiérarchisation, mais très similaires entre eux se retrouvent du Rhin à au nord de l'Europe, jusqu'à la frontière suédoise. Ces villages ont pour traits communs caractéristiques d'être des habitats paysans (il semble que l'aristocratie, princes et guerriers, vive à l'écart, dans des fermes-résidences isolées). Ce sont des habitats concentrés, où une séparation spatiale entre les unités d'exploitation "familiales" (comme à Kookwijk 7e-10e siècles), voire matérielle sous forme de clôture, de palissade (comme à Warendorf (7-8e siècles). Ces unités d'exploitation semble regrouper plusieurs maisons (pour les libres et non-libres ?) l'une étant une maison plus ou moins longue selon les régions, une "maison-mixte". On trouve aussi dans ces unités l'artisanat, forge et tissage, éventuellement poterie, et parfois aussi les signes d'une hiérarchie interne.

À l'intérieur des frontières de l'Empire romain d'Occident, dans la *Britannia*, l'Angleterre, les Pays rhénans, l'Île-de-France, l'habitat présente un certain nombre de points communs avec celui du nord-est de l'Europe. La disparition des *villae*, comme ailleurs datée de la période 350-450, y précède bien les premières vagues d'invasions. Les fermes se trouvent parfois dans des enclos individuels qui associent des constructions de bois sur fondations de trous de poteaux à des fonds de cabane, parfois une des fermes est plus grande et accompagnée des bâtiments de stockage, des greniers (Lauchheim, est de l'Allemagne collines du nord du Danube). En Angleterre, avec des composantes comparables, l'ensemble est différent car les fermes sont moins souvent entourées d'un enclos. Peut-être moins structurés au Ve siècle ces habitats méritent toutefois le nom de villages que leur attribuent sans hésitation les archéologues et maintenant les historiens de ces périodes, en soulignant une tendance à la structuration plus nette (nombre de fermes, clôtures, qualité des constructions) à partir du VIIe siècle (Mucking, Essex, Ve-VIIIe s.). En Angleterre ces habitats du très haut Moyen Âge sont souvent de petite taille, ne regroupent qu'un petit nombre de maisons sans plan bien défini

---

<sup>25</sup> Le "regroupement castral" est souvent confondu avec "incastellamento", ou plutôt l'incastellamento est réduit à la concentration de l'habitat par les seigneurs au pied du château : dès le début années 1970 P. Toubert insiste sur la restructuration des terroirs et formation de nouveaux finages qui accompagne l'incastellamento et sans doute en constitue, du point de vue des paysages, la conséquence majeure : P. Toubert peut ainsi être, aux côtés de R. Delort, considéré comme un des pionniers et des promoteurs de la géo-histoire et de l'étude des paysages.

(West Stow, Suffolk) et on en trouve souvent plusieurs sur le territoire de chaque village postérieur. Les villages concentrés fixes ne se développent pas avant la période 850-1200. Autant en Allemagne qu'en Angleterre ces habitats ne sont pas ceux des élites aristocratiques, aristocraties qui restent faibles en nombre et en présence pendant les premiers siècles de la période (Ve et VIe s.) et qui résident dans des sites fortifiés de hauteur (Allemagne) ou bien distincts (Yeavinger, Northumberland, Angleterre).

Les territoires francs de l'Île de France et de la Picardie sont ceux qui en France sont les mieux explorés par l'archéologie. Les Francs qui s'installent dans le sud de la Belgique et dans le nord de la France vers 430 y trouvent donc un habitat rural déjà semblable à celui de leurs régions d'origine. Après 550 les villages sont plus nombreux, mieux structurés, ils ressemblent davantage à ceux de l'outre Rhin, mais ils ne sont pas des créations d'immigrants, ce sont des villages qui ont suivi l'évolution des villages du monde germanique, avec un décalage chronologique. Les modèles sont semblables : une maison plus grande entourée de quelques constructions annexes. Les modèles de base qui se mettent en place dès le milieu du VIe siècle sont ceux qui se prolongent dans l'habitat rural jusqu'à l'époque carolingienne voire au-delà.

L'archéologie préventive dans le nord de la France a permis de confirmer l'abandon de nombreuses *villae* dans le courant des IIIe et des IVe siècles, mais aussi dans un certain nombre de cas les schémas de maintien de l'occupation sur certains sites antiques : souvent par l'installation d'un lieu de culte ou d'une nécropole sur le site. Généralement, l'habitat du haut Moyen Âge, perpétué avec ou sans solution de continuité sur le site de quelques *villae* ou de *vici* antiques, et disséminé avec la naissance de nombreux nouveaux hameaux, s'oppose à la *villa* comme centre d'une exploitation et lieu de résidence privilégiée de ses maîtres. Comme le souligne C. Wickham, au modèle domanial de la *villa-fundus* fondé sur la propriété de la terre, succède un autre modèle, celui de la *villa*-territoire, de la "territorialisation" de la *villa*<sup>26</sup>. De cette *villa* devenue cadre territorial universel témoignent bien sûr les textes d'époque carolingienne où tous les biens, terres et lieux d'habitat sont inscrits dans le territoire de la *villa*. Mais dès l'époque mérovingienne des indices archéologiques révèlent ce changement, parallèle à celui de la fin de la *villa* domaniale : la mobilité de l'habitat rural dans un rayon restreint, témoigne du dynamisme agricole et de la continuité de l'attachement territorial à la *villa*<sup>27</sup>. On peut souligner aussi que le nord de la France, malgré la disparition des *villae* et les invasions ne semble pas connaître de désertion rurale, mais plutôt un déclin démographique fort mais limité, avec un retrait sur les marges agricoles et un glissement du peuplement des plateaux vers les fonds de vallée. Ainsi, sans minimiser la rupture entre la culture romaine et la culture du haut Moyen Âge et que l'on a soulignée (fin des *villae*, constructions de bois...), les apports récents de l'archéologie démontrent que cette rupture n'est pas une conséquence directe des invasions mais les précède en partie, qu'elle ne suppose pas nécessairement un remplacement de population (puisque'elle affecte aussi bien les régions où la langue dérivée du latin, le romance, continue à être majoritaire), que cette rupture n'a pas entraîné une interruption de la production agricole. Cette rupture s'est même accompagnée de la diffusion précoce d'une nouvelle forme d'habitat, la structure villageoise constituée d'unités de fermes modulaires, rassemblées en groupes plus ou moins serrés.

C'est ainsi que l'archéologie, grâce aux opérations de fouille sur de grandes surfaces et aux campagnes de détection systématique des vestiges, aidée de méthodes de datation plus précises (C14, mais aussi meilleure connaissance des céramiques par exemple) a permis des avancées décisives sur une autre question, celle qui conduit au XIe-XIIIe siècle au triomphe une forme d'habitat structuré sous la forme du village, forme dominante, quelle que soit sa nature, dans tout l'Occident. Le questionnement des historiens et des archéologues s'est porté sur la chronologie de l'apparition des nouvelles formes de peuplement, de ce que l'on a pu appeler "la naissance du village".

Les discussions sur ce point ont d'abord porté sur les définitions du village. En schématisant les points de vue, bien connus et souvent répétés, il convient de distinguer entre la vision des historiens et celle des archéologues<sup>28</sup>. Pour les historiens, solidement établis dans les années 80 et même 90 sur les modèles définis

---

<sup>26</sup> Cette notion est reprise par Laurent Schneider pour le Midi de la France, "Habitat et peuplement en France méditerranéenne", *Trente ans d'archéologie médiévale en France*, p. 40-45.

<sup>27</sup> Jean-Paul Demoule dir., *La France archéologique...*, *op. cit.*

<sup>28</sup> Elisabeth Zadora-Rio, "Le village des historiens et le village des archéologues", *Campagnes médiévales : l'homme et son espace*, Études offertes à Robert Fossier, travaux réunis par Elisabeth Mornet, 1995, p. 145-153. Les apports de l'archéologie permettent à E. Zadora-Rio de marquer nettement ce qui doit être abandonné des anciennes théories dans "L'archéologie de l'habitat rural et la pesanteur des paradigmes", *Les nouvelles de l'archéologie*, n° 92, 2003, p. 6-9.

par P. Toubert; l'*incastellamento* et R. Fossier, l'encellulement<sup>29</sup>, le village était d'abord perçu comme une entité sociale, dont les éléments matériels de structuration (église, château, équipements, moulin, four, marché, etc.) sont la manifestation de pouvoirs d'encadrement externes ou d'organisation interne.

Le village est dans le second Moyen Âge occidental, et jusqu'au XIXe siècle, la forme dominante de l'habitat rural européen. Sa genèse a occupé géographes et historiens, qui ont établi des modèles, fondés sur des formes observées dans le présent ou sur les plans "anciens" (au mieux d'époque moderne) et sur des "genèses" déduites des l'étude des textes<sup>30</sup>. Ces études "morpho-génétiques"<sup>31</sup> ont ainsi décliné les différentes origines et formes prises par le village : village castral<sup>32</sup>, village "ecclésial"<sup>33</sup>, voire même d'autres plus atypiques : village "pyrénéen"<sup>34</sup> et même village "éclaté"<sup>35</sup>. Pour fécondes qu'aient été ces modèles, qui méritent d'être encore approfondis, leur confrontation avec les résultats récents de l'archéologie a prouvé leur inadaptation à expliquer à eux seuls les phénomènes de peuplement et d'occupation du sol.

La vision des archéologues, beaucoup plus pragmatique, s'appuie sur des constatations matérielles : la succession de constructions sur un même site, avec le questionnement sur les permanences ou interruptions d'occupation, le nombre de ces constructions, leur structuration apparente : fermes et dépendances, organisation en fonction des chemins, rues, places, et la présence d'équipements individuels ou collectifs, des éléments de différenciation sociale, des indices d'échanges économiques, des preuves d'inhumation en relation avec l'habitat. L'i mage qui s'impose aujourd'hui à travers les fouilles contredit un certain nombre des présupposés des théories "historiennes" sur le village : l'étiage démographique, l'atonie économique, l'abandon des terres, l'instabilité de l'habitat lié à une agriculture migrante, la pauvreté de l'artisanat et des échanges. Cette vision misérabiliste n'est pas celle qu'offrent les fouilles et surtout les études à échelle régionale. Par ailleurs l'existence attestée de formes d'habitat structurés, même de manière sommaire, pérennes ou mobiles dans un périmètre restreint, associés à un artisanat actif et à la présence d'édifices religieux ou de cimetières a imposé l'idée du village comme réalité de tout l'Occident dès les VIIe-VIIIe siècles et surtout à conduit à dissocier, pour la période des VIIIe-XIIe siècles deux éléments : l'encellulement et la concentration de l'habitat. Les deux phénomènes, l'un social et politique, en partie immatériel et symbolique, l'autre matériel, inscrit dans le sol, sont distincts malgré leurs relations évidentes. Ils ne sont pas liés par une relation de cause à effet : la mise en place de l'encadrement des hommes ne conduit pas nécessairement à la naissance de formes groupées de l'habitat. Les récents travaux qui convergent pour

---

<sup>29</sup> Pierre Toubert, *Les structures du Latium médiéval. Le Latium médiéval et la Sabine du IXe à la fin du XIIe siècle*, Rome 1973, 1500 p. et Robert Fossier, *Enfance de l'Europe, Xe-XIIIe siècle. Aspects économiques et sociaux*, Paris, 1982, 1126 p.

<sup>30</sup> On m'excusera de citer ici ma thèse, *Les celleres et la naissance du village en Roussillon, Xe-XVe siècles*, 1998, 717 p., qui est un exemple type de ces recherches et dont les limites ont à juste titre été soulignées (implicitement ou explicitement), avec sympathie mais fermeté par J.-L. Abbé, L. Schneider ou O. Passarrius dans leurs articles et travaux cités ici.

<sup>31</sup> Cf Ghislaine Fabre, Monique Bourin, Jacqueline Caille, André Debord dir., *Morphogenèse du village médiéval, IXe-XIIe siècles*, Actes de la table ronde de Montpellier, 1996, 299 p.

<sup>32</sup> Les fouilles Rougiers ont fourni très tôt une forme "emblématique" du village castral, dès la première publicité qui leur fut faite par J. Chapelot et R. Fossier, dans leur ouvrage *Le Village et la maison au Moyen Âge... op. cit.*, et et bien sûr par Gabrielle Démians d'Archimbaud, *Les fouilles de Rougiers. Contribution à l'archéologie de l'habitat rural médiéval en pays méditerranéen*, 1980, 724 p.

<sup>33</sup> À la fin des années 1980 et au cours des années 1990 on a souligné l'émergence de la thématique du "regroupement ecclésial", à travers d'abord les deux colloques publiés par Élisabeth Zadora-Rio et Michel Fixot, *L'église, le terroir*, monographie du C.R.A., Paris, 1989, et *L'environnement des églises et la topographie religieuse des campagnes médiévales*, D.A.F., n° 46, 1994, 177 p. Pour l'Aude, Dominique Baudreu et Jean-Paul Cazes en ont été les pionniers, à travers deux articles "Le rôle de l'église dans la formation des villages médiévaux. L'exemple des pays audois", *Heresis*, n° 2, 1990, p. 139-158 et "Les villages ecclésiastiques dans le bassin de l'Aude", *L'environnement des églises... op. cit.*, p. 80-98. On joindra à cette liste, comme dernière œuvre, peut-être déjà remise en cause, à peine soutenue, par une partie des travaux archéologiques et des réflexions historiques qui paraissent en même temps, ma thèse déjà citée.

<sup>34</sup> Maurice Berthe et Benoît Cursente, *Villages pyrénéens. Morphogenèse d'un habitat de montagne.*, Toulouse, 2001, 300 p.

<sup>35</sup> Daniel Pichot, *Le village éclaté : habitat et société dans les campagnes de l'Ouest au Moyen âge*, Rennes, 2002, 395 p.

souligner la mise en place précoce de la paroisse, à travers la diffusion des églises rurales et des cimetières<sup>36</sup>, montrent aussi que ce changement majeur dans la structuration religieuse, sociale et, au sens large, politique des territoires n'entraîne pas ipso facto la disparition des petits habitats groupés de types hameaux.

Par ailleurs, les archéologues et historiens s'accordent à dire que les échelles temporelles des deux disciplines ne sont pas les mêmes et que la connaissance ne gagne rien les superposer de force. La périodisation historique classique, valable d'un point social et politique, n'est pas adaptée à l'étude des faits archéologiques. Les changements de nature politique ne sont pas en concordance chronologique exacte avec les faits d'occupation du sol ou d'habitat. *L'incastellamento* et l'encellulement apparaissent dès lors comme de stimulants modèles, des paradigmes qui gardent toute leur valeur heuristique, mais qui ne permettent pas d'interpréter et moins encore de nommer les faits archéologiques. Beaucoup d'habitats "secondaires" issus du haut Moyen Âge se maintiennent après le XIe siècle, l'époque de la "concentration de l'habitat", et surtout des formes d'habitat déjà bien structurés sont aujourd'hui bien attestées par les fouilles dès le VIIIe siècle, bien avant les premiers signes textuels ou institutionnels du regroupement de hommes, du triomphe de la seigneurie et de la féodalité, bref des facteurs et des chronologies classiques de l'encellulement.

C'est l'exploration de superficies plus grandes qui a conduit à requalifier des sites que l'on pensait bien connus, comme Villiers-le-Sec, et de les rapprocher de sites nouveaux comme Serris<sup>37</sup>. On sait que le site de Villiers était dès le début des années 80 un des modèles de description du manse carolingien<sup>38</sup>. Mais l'image a changé quand la fouille d'une superficie dix fois supérieure (de 1 à 10 ha) a révélé l'existence d'un site antique voisin, un "enclos gallo-romain", puis, sans doute après une phase d'abandon, l'installation à la fin du VIe siècle d'une "curtis" matérialisée par une palissade, et entourée de grands bâtiments, voisine d'un secteur de fonds de cabanes et d'une auréole de fours domestiques. Une mutation intervient au tournant des VIIIe-IXe siècles avec l'installation d'une unité principale du village à l'emplacement de la cour de l'établissement mérovingien, et surtout avec le développement de constructions en bordure des deux axes de communication perpendiculaires, dont le carrefour est occupé, dès le VIIIe siècle par un cimetière peut-être lié à un lieu de culte. Aux Xe-XIe siècles les différences hiérarchiques entre le bâtiment principal semblent s'estomper, et les équipements qui s'attachaient à chaque ferme (fours domestiques) se concentrent en un même lieu et deviennent peut-être collectifs.

Les fouilles de Serris (Île-de-France), développées sur 16 ha, montrent la constitution aux VIIe-VIIIe siècles d'un pôle aristocratique à une extrémité du site, l'autre étant occupée par un espace funéraire et culturel, les fermes s'organisant entre ces deux pôles le long de plusieurs chemins, sur des parcelles fossoyées. Au Xe siècle un nouvel habitat privilégié s'installe, cette fois près du cimetière, en même temps que se développent de petites unités d'habitation et d'exploitation. Ce village est abandonné vers le milieu du XIe siècle à l'occasion sans doute d'une réorganisation des terroirs et au profit d'autres centres paroissiaux. Aux XIIe-XIIIe siècles une maison forte entourée de fossés reprend l'espace occupé par l'ancien village.

Villiers et Serris sont des exemples parmi des dizaines d'autres de l'existence de vrais villages deux et trois siècles avant l'an mil. Leur forme est souvent difficile à saisir, complexe, suivant des évolutions diverses, ils reflètent bien combien "vert et florissant est l'arbre de la vie". Bien entendu, si l'archéologie apporte de nouvelles certitudes, elle pose de nouveaux problèmes : quelle est la représentativité des sites fouillés, étaient-ils des habitats aux conditions particulières, promis à l'abandon ? La diversité qui naît partout où triomphait jadis l'unité romaine impose des approches micro-régionales et régionales de l'habitat qui commencent à peine à donner naissance à des vues de synthèse plus larges<sup>39</sup>.

---

<sup>36</sup> Cf Christine Delaplace dir., *Aux origines de la paroisse rurale en Gaule méridionale (IVe-IXe siècles)*, éd. Errance, 2005, 255 p.

<sup>37</sup> Cf Chris Wicham, *Framing the early middle ages. Europe and the Mediterranean. 400-800*, Oxford University Press, 2005, 990 p. Ce sont, à l'échelle du nord de la France, des observations de même nature que font Édith Peytremann, "L'archéologie de l'habitat rural du haut Moyen âge dans le nord de la France. Trente ans d'apprentissage". et François Gentili, "L'organisation spatiale des habitats ruraux du haut Moyen Âge. L'apport des grandes fouilles préventives. Deux exemples franciliens : Serris "Les Ruelles" (Seine-et-Marne) et Villiers-le-Sec (Val-d'Oise)" dans *Trente ans... op. cit.*

<sup>38</sup> En particulier dans l'exposition et le catalogue de Jean Cuisenier et Rémy Guadagnin dir., *Un village au temps de Charlemagne*, R.M.N., Le Louvre, Paris 1988, 357 p.

<sup>39</sup> Excellente synthèse à la fois des positions comparées des archéologues et des historiens, et des découvertes récentes, avec proposition d'une évolution chronologique dans la thèse d'Édith Peytremann, *Archéologie de l'habitat rural dans le nord de la France du IVe au XIIe siècles*, AFAM, 2003, 2 vol., 453 et 442 p.

Après la contestation des modèles, schémas ou paradigmes, la remise en cause des définitions, l'élargissement des chronologies du monde rural, les apports récents de l'archéologie remettent aussi en question la perception du fait aristocratique et ses manifestations dans le domaine de l'habitat, de l'occupation du sol castral et des lieux de pouvoir. Les fouilles de sites établis dans le monde rural ont révélé des éléments nouveaux de connaissance de la présence aristocratique et de l'établissement des pouvoirs dans les campagnes.

Le perchement, longtemps cantonné aux deux extrémités chronologiques du haut Moyen Âge, avec une explication défensive à la fin de l'Antiquité et une fonction d'encadrement social et politique selon le schéma de l'*incastellamento* au XIe siècle.

Pour l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge, le programme de recherche collective dirigé par Laurent Schneider en France méditerranéenne a permis de mettre en lumière l'existence de sites fortifiés de hauteur, de taille et de fonction différente. Le cas du Roc de Pampelune (Hérault) illustre la richesse des problèmes posés par les sites perchés du premier Moyen Âge. La création "tardive" de ce site comme de ceux de Lombren ou de Saint-Blaise au dernier tiers du Ve siècle ou au début du VIe siècle, ne permet pas de rattacher ces perchements aux invasions du début du Ve siècle et à la recherche d'un prétendu refuge. Une partie significative donc du réseau de sites perchés étudiés ou réétudiés dans le midi de la Gaule est nettement postérieure aux derniers temps de l'Empire, et à mettre plutôt en relation avec la mise en place et aux rivalités territoriales entre les royaumes wisigothiques, burgondes et ostrogoths, tous en outre sous la menace de l'avancée ou des incursions franques. Plus encore que la chronologie, la nature du site du Roc de Pampelune interroge l'archéologue et surtout l'historien. Puissamment fortifié d'un rempart maçonné, avec tours et bastion défensif, construits d'un seul mouvement, le site est occupé dans sa partie sommitale par une église associée à un baptistère. Autour de l'édifice religieux, de grands bâtiments maçonnés : une *aula* ou peut-être un établissement d'accueil de pèlerins et voyageurs, une grange, un four collectif sont associés à un riche mobilier témoignant d'importations. Ce qui semble bien être un centre paroissial peut correspondre à un centre créé lors de redécoupages territoriaux, qui s'accompagne de la création de centres religieux importants, pendant une période relativement déstructurée de l'histoire de l'occupation du sol et des territoires dans le Midi de la Gaule, entre la fin des réseaux des *villae* qui se traîne parfois en longueur et celle de la naissance des châteaux.

À l'autre extrémité chronologique du haut Moyen Âge, la multiplication des châteaux privés est rattachée par les historiens au phénomène historique de la naissance de la seigneurie banale, au renforcement numérique d'une nouvelle couche de maîtres de la terre, des hommes qui manifestent leur pouvoir par la construction des châteaux. Bref, les historiens avaient tendance à associer la construction des châteaux à la mutation féodale, au "changement féodal" dans une relation pratiquement consubstantielle : l'une ne pouvait aller sans l'autre, ce changement était bien daté, d'après les travaux historiques de G. Duby, J.-P. Poly, P. Bonnassie, du XIe siècle, et plutôt de ses décennies centrales, entre 1020 et 1060 selon les régions. Or, les chronologies plus fines permises par l'archéologie ont mis depuis quelque temps en lumière un phénomène de création de pôles fortifiés, tours, châteaux ou maisons fortes, qui remonte aux dernières décennies du Xe siècle. On pense bien entendu à des sites assimilés à des établissements aristocratiques tels que Charavines daté des premières années du XIe siècle (1008-1010) et de Pineuilh, daté de l'année 977. Tous deux situés en milieux humides ont livré des planches et troncs datables par dendrochronologie, mais aussi quantité de mobilier de fouille inhabituel, en matériaux périssables et surtout quantité d'informations sur le milieu naturel et l'environnement au avant l'installation de ces sites et à la suite des travaux humains. De plus un site comme Charavines présente avec l'image traditionnelle de l'habitat castral et aristocratique un certain nombre de dissonances, qui ont conduit son inventeur, Michel Colardelle, à qualifier ses habitants de "chevaliers-paysans", à la fois paysans défricheurs, pêcheurs, chasseurs, cavaliers armés, joueurs d'échecs et de flûte<sup>40</sup>. En Provence et Languedoc, les sites de Niozelles (Bouches-du-Rhône) et de Teulet (Hérault) montrent pour des périodes identiques (la deuxième moitié du Xe siècle, la tour de Teulet étant fondée avant 978) la construction de tours de pierre, chefs-lieux de seigneuries qui se maintiennent par la suite, sont d'autres exemples de ces chronologies bousculées.

---

<sup>40</sup> Michel Colardelle, Éric Verdel, *Les habitats du lac de Paladru (Isère) dans leur environnement. La formation d'un terroir au XIe siècle*, Paris, 1993, 416 p., et des mêmes *Chevaliers-paysans de l'an mil*, 1993, 119 p.

Des chronologies plus élargies donc, tant pour le village que pour les sites castraux, ont semblé à certains, un peu rapidement à mon avis, une occasion de remettre en cause la validité du modèle historique de la mutation féodale<sup>41</sup>. On pourrait en dire autant d'autres modèles, comme celui du regroupement ecclésial, dont l'archéologie montre aujourd'hui qu'il est à la fois plus tardif et plus complexe, moins automatique que les analyses historiques avaient pu le faire supposer<sup>42</sup>. En réalité, les apports de l'archéologie montrent qu'il n'y a pas concordance entre les rythmes du peuplement et de l'occupation du sol et ceux des faits politiques et institutionnels. Ainsi l'affirmation politique et sociale, institutionnalisée sous forme de la féodalité, de la nouvelle couche des seigneurs de la terre et des hommes, maîtres des châteaux, est la conséquence visible d'un processus qui a commencé pendant le siècle précédent : les signes matériels de ce processus long de changement sont bien antérieurs à la manifestation visible de son succès, traduit dans les textes. De même, l'affichage visible d'un changement politique et social à travers la multiplication des serments de fidélité, des *convenientiae*, des *castra*, des *celleres* et des *sagreres*, ne fait pas *ipso facto* disparaître les formes antérieures d'habitat, de peuplement, d'occupation du sol.

D'un point de vue théorique, on a pu récemment souligner qu'il n'existe pas de concordance nécessaire entre formes d'habitat concentré et contrôle social, politique ou économique<sup>43</sup>. Des formes d'habitat concentré (*i.e.* *l'incastellamento*) favorisent le contrôle seigneurial, et il semble évident qu'un habitat dispersé est plus difficile à contrôler, mais des formes d'organisation sociale collective peuvent aussi plus facilement naître dans les villages. Le maintien de formes plus lâches d'occupation du sol peuvent se combiner avec des formes élaborées de contrôle seigneurial, ce qui se vérifie bien dans le système du mas catalan<sup>44</sup>.

L'archéologie a donc largement renouvelé nos connaissances et surtout nos formes de pensée à propos de la société médiévale, en bouleversant souvent des thématiques et des explications anciennes. De plus en plus l'histoire du peuplement et de l'occupation du sol sont considérées comme nécessaires à la compréhension de l'habitat. Replacer le village dans son environnement, élargir le point de vue : la perspective est désormais davantage dans les études du paysage, englobant celles du village, grâce à l'étude des traces héritées des paysages anciens et des restes naturels qui permettent de les reconstituer scientifiquement.

## II - Le milieu naturel et sa transformation par l'homme, la naissance de "paysages nouveaux"

Les études sur le milieu naturel et sa transformation par l'homme sont le secteur dans lequel les vingt et même les dix dernières années ont apporté le plus de nouveauté, en ouvrant à la recherche historique et archéologique des territoires nouveaux. Deux axes seront ici mis en exergue, l'un est celui des études de parcellaires, de cadastres et de formes de l'occupation des champs, l'autre est celui des études permises par le développement des "paléo-sciences" de l'environnement.

L'étude des parcellaires ne saurait être présentée comme une approche nouvelle, ni même récente, en matière d'histoire de l'occupation des sols. Adriaan Verhulst a déjà fait l'histoire de cette étude ancienne, en Allemagne en particulier dès le XIXe siècle que Pierre Toubert a lui aussi souligné<sup>45</sup>. Jean-Loup Abbé a récemment apporté une contribution méthodologique importante à cette question à laquelle je puise largement<sup>46</sup>. et souligne les travaux pionniers réalisés en Angleterre<sup>47</sup>. Le but des études était de retrouver les

---

<sup>41</sup> Cf. Isabelle Cattedu, Anne Nissen Jaubert (avec la collaboration de François Gentili), "Héritages antiques et temps nouveaux", *La France archéologique...*, op. cit., p. 156-169.

<sup>42</sup> Cf. É. Zadora-Rio, dans "L'archéologie de l'habitat rural et la pesanteur des paradigmes", apporte des critiques à la vision qui avait pu être déduite des textes, en particulier au cours des années 1990.

<sup>43</sup> Chris Wickham, *Framing the early middle ages...*, op. cit., en particulier chap. 8

<sup>44</sup> Lluís To Figueras, "Le mas catalan du XII<sup>e</sup> siècle : genèse et évolution d'une structure d'encadrement et d'asservissement de la paysannerie", *Cahiers de civilisation médiévale*, n° 2, avril-juin 1993, p. 151-177, et A. Catafau, "La cellera et le mas en Roussillon au Moyen Âge : du refuge à l'encadrement seigneurial", *Journal des Savants*, 2, 1997, p. 333-61.

<sup>45</sup> Adriaan Verhulst, *Le paysage rural : les structures parcellaires de l'Europe du Nord-Ouest*, Typologie des sources du Moyen Âge occidental, fascicule 73, Brepols, Turnhout, 1995, 82 p. Pierre Toubert, "Histoire de l'occupation du sol et archéologie des terroirs médiévaux : la référence allemande", *Journal des Savants*, janvier-juin 1998, p. 55-77.

<sup>46</sup> Jean-Loup Abbé, "Le paysage peut-il être lu à rebours ? Le paysage agraire médiéval et la méthode régressive", *Les Territoires du médiéviste*, Benoît Cursente et Mireille Mousnier dir., p. 383-399.

paysages agraires médiévaux sous les paysages postérieurs, à travers ces paysages postérieurs. Le paysage est donc à la fois le but de la recherche et la source utilisée pour y parvenir. La méthode est dite selon les auteurs "régressive", "à rebours", il s'agit de "remonter dans le temps", en utilisant les cartes et plans actuels, mais aussi les documents planimétriques plus anciens, associés aux documents de gestion de nature fiscale ou seigneuriale (compoix, terriers, censiers, chartes de privilèges et de fondation). Les différentes sociétés humaines qui ont occupé le territoire ont transformé le paysage naturel, en faisant un paysage culturel (ou humanisé, anthropisé), outre l'habitat, le parcellaire (la forme des champs) leur aspect, les chemins, les digues et canaux, l'aménagement de cours d'eaux, les fossés, les talus, haies et clôtures en sont les principales traces. Plusieurs difficultés de cette méthode sont évidentes. Comment dater ces différentes traces ? Toutes les époques n'ont pas laissé de traces de même ampleur et donc de même permanence. Des millénaires de la néolithisation quelles traces subsistent en regard de celles laissées par deux ou trois siècles de romanisation ? Quelles traces laissées par les six siècles de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge en regard des grands travaux de mise en valeur des XIIIe-XIIIe siècles ?

L'attention des historiens s'est très tôt portée sur les villages et paysages dont la date de formation pouvait être connue, des villeneuves du Sud-Ouest aquitain ou du bassin parisien<sup>48</sup> aux défrichements de l'Allemagne centrale, des pays salves à l'est de l'Elbe, du nord de la Belgique ou du nord de l'Angleterre, aux XIIe-XIIIe siècles. L'étude des parcellaires laniérés réguliers associés aux villages de colonisation offrait un cas d'étude idéal, et présentait toutes les formes d'un paysage agricole planifié, bien étayé souvent par des textes<sup>49</sup>. En revanche ces cas très particuliers ne pouvaient être généralisés et la vision trop rapide d'une permanence, d'une fixité des formes agraires a été battue en brèche. C'est toute la méthode régressive, prônée par Marc Bloch lui-même, qui a été entachée d'une perception négative chez les historiens médiévistes français, jusqu'à de récents développements de la recherche.

Des antiquisants<sup>50</sup> ont commencé à s'intéresser aux traces laissées par les centuriations gallo-romaines et ont ouvert la voie à une réappropriation de l'étude des parcellaires et des terroirs antiques mais aussi postérieurs médiévaux ou modernes par un recours raisonné, conscient et critique, à la méthode régressive. Plusieurs travaux inspirés par cette méthode régressive, parfois appuyés sur l'archéologie de fossés ou de limites, ont introduit une vision dynamique des terroirs, autour de questions débattues et sur lesquelles ces démarches apportent des réponses nouvelles. C'est le cas en Lorraine, où une archéologie qui ne s'est pas limitée à l'habitat, mais a inclus l'étude des cadastres, des réseaux viaires et du parcellaire a permis de retracer des évolutions différenciées du milieu rural, qui soulignent le "continuel tricotage" des paysages ruraux, résultats des formes d'occupation successive, dont l'étude précise bouscule parfois, là aussi, les cadres chronologiques<sup>51</sup>. La question de la mise en place de l'openfield en Beauce (Bassin parisien) a été reprise par Samuel Leturcq sous une forme qui emprunte autant à la méthode régressive qu'à l'enquête de micro-histoire, dans une perspective d'histoire ruraliste globale, qui transgresse aussi les limites entre périodes dans la longue durée<sup>52</sup>. Paysage de construction progressive, lié à des pratiques et des régimes agraires particuliers,

---

<sup>47</sup> Maurice Beresford et J.K.S. St-Joseph *Medieval England. An aerial survey*, Cambridge, première édition : 1958.

<sup>48</sup> Charles Higounet, *Paysages et villages neufs du Moyen Âge*, Bordeaux, 1975.

<sup>49</sup> Cf. le cas de l'établissement d'*hospites* hollandais dans l'embouchure de la Weser près de Brême en 1113 exposé par A. Verhust, *op. cit.*, chap. II et fi g. 13.<sup>50</sup> Gérard Chouquer, *L'étude des paysages. Essais sur leurs formes et leurs histoires*, Errance, 2000, 208 p. et auparavant, François Favory et Jean-Luc Fiches dir., *Les campagnes de la France méditerranéenne dans l'Antiquité et le haut Moyen Âge*, Paris, 1994, 339 p.

<sup>51</sup> Jean-Marie Blaising et Franck Gérard, "Apport de s opérations archéologiques de grandes surfaces aux connaissances du milieu rural médiéval et post-médiéval du Nord lorrain", *Une archéologie des réseaux locaux. Quelles surfaces étudier pour quelle représentativité ?*, actes de la table ronde des 14-15 juin 2005 à Châlons-en-Champagne, P. Brun, C. Marcigny et J. Vamoerkerke dir., *Les Nouvelles de l'archéologie*, n° 104-105, novembre 2006.

<sup>52</sup> Samuel Leturcq, *En Beauce, de Suger aux Temps modernes. Micro-histoire d'un territoire d'openfield*, thèse d'histoire, Université de Paris-I, 2001, à paraître aux éditions du CTHS. Samuel Leturcq donne un bon aperçu des recherches les plus récentes en matière de paysage et d'habitat rural médiéval dans un très utile petit ouvrage, neuf sous beaucoup d'aspects, et en particulier par sa mise en pratique d'une "démarche régressive" dans longue durée : *La vie rurale en France au Moyen Âge, Xe-XVe siècle*, coll. Cursus, Armand Colin, Paris, 2004, 180 p.

L'openfield connaît une mise en place progressive et souvent plus tardive qu'on ne croyait. L'assolement morcelé apparaît comme la réponse, au XIII<sup>e</sup> siècle, à une pression accrue sur les terres, mais c'est seulement dans les siècles suivants que le "patchwork" de parcelles se structure définitivement. L'étude des pratiques agraires montre aussi que sous une apparence rigidité, c'est la souplesse qui est le trait principal du système et qui permet sa pérennité. L'openfield n'est pas un système uniforme, il est marqué par la diversité des cas de figure et par son évolution le plus souvent très lente, hors les cas de formation planifiée. Il n'existe pas de relation obligée entre paysage agraire et système agraire.

Grâce aux apports de l'archéologie, les réflexions des historiens ont dépassé la question des "origines" du village, considérant désormais, le village comme "un aboutissement plus qu'un commencement"<sup>53</sup>, de même les études de parcelles ont conduit à rejeter l'image trop schématique de la mise en place de "terroirs circulaires" ou "radio-concentriques" comme conséquences automatiques de la concentration de l'habitat (en particulier l'*incastellamento*). Ils acceptent désormais l'idée d'un poids sans doute fort des trames antiques, malgré l'image trompeuse donnée parfois par les textes et les formes régulières (circulaires par exemple).

Bien sûr les travaux récents ont à nouveau repris l'étude parcelles planifiées, réguliers. Ces travaux ont prouvé la difficulté mais aussi l'intérêt de croiser sources écrites (pas seulement chartes seigneuriales, mais aussi censiers et terriers) et planimétriques, mais qui ne suffisent pas à comprendre et expliquer les paysages, car il faut leur adjoindre l'observation des réalités sur le terrain qui permettent de prendre conscience que de véritables opérations planifiées d'aménagement d'un terroir peuvent n'avoir donné naissance à aucune charte seigneuriale<sup>54</sup>. La prudence nécessaire envers les interprétations hâtives de parcelles régulières comme résultat des "phases majeures" de l'histoire est soulignée aujourd'hui par les défenseurs mêmes de la méthode régressive. Au-delà de la question des origines et de la naissance, c'est le long cheminement des évolutions des paysages agraires, du développement des villages et de leurs finages qui est l'objectif des recherches actuelles.

Dans le début des années 90, Jean Guilaine, un préhistorien spécialiste de la néolithisation, avait lancé un ouvrage-manifeste, *Pour une archéologie agraire*, qui a popularisé en France les méthodes des archéologues anglais, allemands et hollandais dans leurs études des traces de cultures<sup>55</sup> : les billons ou planches de labour, les crêtes de labour en bout de champ, observés en particulier dans les champs fossiles de terroirs cultivés devenus des pâturages ou enterrés sous les sables de dunes mouvantes au bord de terroirs cultivés. Quelques travaux pionniers dans le domaine de l'étude des parcelles procédaient encore par reconnaissance des formes, sur ces points, on l'a vu, les progrès ont été grands. Une étude originale y concernait le bocage, l'autre forme emblématique des systèmes agraires chers à Bloch et Dion, ce paysage cloisonné en champs fermés de haies vives ou mortes, de talus et chemins creux, caractéristique pour les historiens et géographes d'autrefois des mentalités paysannes (puis politiques) individualistes, enfermées dans leurs propriétés cloisonnées. Une étude des assemblages des plantes existant dans les haies vives conduit un historien à avancer des possibilités de datation, au moins d'estimation de l'ancienneté et de la période de mise en place des haies, qui pouvait, en relation avec les études cadastrales et les textes apporter des connaissances à la chronologie de mise en place du bocage, qui remonte au Moyen Âge<sup>56</sup>.

L'autre grande voie de renouvellement des approches du cadre de vie, des activités et de l'environnement des hommes du Moyen Âge est l'émergence depuis une quinzaine d'années des "archéo-sciences" qui utilisent des matériaux provenant du vivant (graines, charbons de bois, os, pollens) qui peuvent être retrouvés dans des fouilles archéologiques classiques (contenus de récipients, de silos, résidus de foyers, de dépotoirs, etc.) et qui étaient négligés autrefois, ou qui peuvent être recherchés et extraits pour eux-mêmes (les pollens dans les carottages des tourbières). Par dessus la trame des paysages, qui est donnée par l'étude des cartes et des cadastres, palynologie, carpologie et anthracologie posent une couverture végétale, décrivant le milieu dans lequel l'homme inscrit ses activités, et le milieu tel que ces activités le transforment. Les échelles géographiques et chronologiques différentes entre les disciplines, ont été adaptées. La palynologie n'étudie plus seulement les faits à une échelle régionale, celle d'un paysage global, elle peut aussi, grâce à des

---

<sup>53</sup> Jean-Loup Abbé, "Le paysage...", *op. cit.*, p. 393.

<sup>54</sup> En particulier en matière d'assèchement des marais, *ibid.*

<sup>55</sup> Élisabeth Zadora-Rio, "Les terroirs médiévaux dans le nord et le nord-ouest de l'Europe", *Pour une archéologie agraire*, Jean Guilaine dir., 1991, p. 165-192.

<sup>56</sup> Christian Perrein, "Archéologie de bocages : phytohistoire de la haie vive", *Pour une archéologie agraire*, Jean Guilaine dir., 1991, p. 223-257.



prélèvements en milieux secs, dans les fouilles elles-mêmes, comparer les milieux proches des lieux de vie des hommes de ceux de toute une région. La palynologie révèle l'ouverture des paysages par les défrichements, qui commencent dès la protohistoire et se poursuivent jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle dans beaucoup de régions.<sup>57</sup>, elle atteste par des prélèvements ponctuels de la mise en valeur d'une *villa* avant les premières mentions textuelles, elle atteste de l'antériorité des changements des milieux, fortement anthropisés, avant même l'établissement d'un bourg castral ou d'une motte<sup>58</sup>. Les paysages ne sont pas les seuls bénéficiaires des apports de la palynologie puisque certaines pratiques agricoles ou même sociales qui ne sont pas mentionnées par les textes peuvent être révélées par la présence de pollens : la culture de plantes condimentaires (moutarde), l'installation de litières de fougère par des potiers pour se protéger de l'humidité ou la présence de coussins, gerbes ou litières de chèvrefeuille (ou de chanvre). L'étude des graines, des fruits et des semences a permis d'identifier les espèces cultivées au haut Moyen Âge<sup>59</sup> : le seigle et l'avoine adoptés massivement après le Ve siècle, en même temps que s'accroissait la part des légumineuses (pois, fèves) ce qui reflète la mise en place de nouveaux systèmes agro-pastoraux, avec le développement du millet, comme culture probablement domestique. Des cultures à vocation artisanale, peu documentées, comme le lin, sont plus fréquentes qu'on ne le croyait. La présence des fourrages et des prairies, attestée par les résidus de litières, est plus précoce qu'on ne le croyait, en particulier la luzerne.

L'étude des tiges, graines et autres restes montre que les espèces cultivées ne sont pas les mêmes que maintenant, que l'homme a opéré des choix, des sélections et s'inscrit alors dans la longue durée. La carpologie renseigne aussi sur des pratiques quotidiennes, des techniques traditionnelles comme le décorticage, la torréfaction ou le concassage, elle favorise alors une approche anthropologique des rapports de l'homme et de la plante. La fructiculture a été récemment l'occasion de plusieurs colloques où les interrogations permises par cette science naturelle allaient bien au delà de l'écologie végétale, pour déboucher sur l'histoire de l'agronomie et l'ethnographie des jardins et des vergers<sup>60</sup>. On peut souligner à cette occasion le renouveau récent d'une approche comparatiste des pratiques agricoles, des outillages, avec le recours à des textes d'époque moderne, et aussi à l'iconographie médiévale dont historiens et archéologues usent à nouveau, de manière raisonnée, tant pour la connaissance des usages et rituels entourant la mort, que pour l'étude du vêtement paysan ou des outils et pratiques agraires<sup>61</sup>.

C'est en direction des comportements sociaux et culturels que l'archéozoologie oriente maintenant ses recherches. Elle repose sur les restes animaux (animaux terrestres, oiseaux, poissons et mollusques) retrouvés en fouille sur des sites du Moyen Âge. Ces restes renseignent sur les pratiques alimentaires de prédation (pêche, chasse) ou d'élevage, sur les techniques d'abattage, de débitage, de préparation culinaire. Elles informent aussi sur des usages non alimentaires des produits animaux (peaux, os, laine, corne, etc.) et sur l'artisanat qui leur est associé. Grâce aux nombreux sites ruraux du haut Moyen Âge, nous connaissons lieux l'élevage de cette époque : on a remarqué partout la régression de la taille du bétail, du Ve au Xe siècle, cette évolution semble involontaire, due peut-être à une faible circulation des animaux et à une absence de croisements, qui a appauvri leur patrimoine génétique<sup>62</sup>. Toutes les espèces, bovidés, suidés, caprins sont concernées, y compris les volailles, qui deviennent elles aussi plus chétives. Le cheval lui aussi rapetisse, mais nettement moins que les autres espèces, peut-être en raison de son caractère noble, animal de prestige,

---

<sup>57</sup> Exemple de la région Centre (le Massif Central et ses piedmonts nord), développé dans Armelle Querrien, Bui Thi Maï et Michel Girard, "La pertinence des analyses palynologiques pour la reconstitution des paysages médiévaux", *L'archéologie médiévale en France depuis 30 ans*, juin 2006. Ces chronologies très larges se retrouvent en d'autres régions.

<sup>58</sup> Exemple de Moulins de Céphons, *ibidem*.

<sup>59</sup> Marie-Pierre Ruas, "La carpologie médiévale en France", *L'archéologie médiévale en France depuis 30 ans*, juin 2006, p. 18-21.

<sup>60</sup> Marie-Pierre Ruas dir., *La fructiculture. Cultures des fruits et lieux de culture de l'Antiquité, du Moyen Âge et de l'Époque moderne. Des savoirs en pratiques, des mots et des images*. numéro *d'archéologie du Midi Médiéval*, t. 23-24, 533 p. Un colloque sur le même thème s'est tenu en mars 2007 à Toulouse.

<sup>61</sup> Georges Comet, *Le paysan et son outil. Essai d'histoire technique des céréales (France VIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, Rome, 1992, 711 p., et plus récemment sur d'autres sujets, Danièle Alexandre-Bidon et Cécile Treffort dir., *À réveiller les morts*, Catalogue d'exposition, Lyon, 1993, 334 p. et D. Alexandre-Bison et Pierre Riché, *L'Enfance au Moyen Âge*, Catalogue d'exposition, Paris, 1994, 219 p.

<sup>62</sup> Benoît Clavel et Hervé Yvinec, "Bilan archéozoologique du haut Moyen Âge à la Renaissance dans la moitié nord de la France", *L'archéologie médiévale en France depuis 30 ans*, juin 2006, p. 22-27.

bénéficie de cette considération sociale. L'archéozoologie a souligné l'importance de l'acclimatation de certaines espèces nouvelles : le chat dans toute l'Europe, l'âne au nord dont le croisement avec la jument fournit les mules, plus robustes et moins difficiles à nourrir que les chevaux. Mais c'est dans le domaine de l'histoire sociale que l'archéozoologie apporte aujourd'hui les plus intéressantes perspectives. Pour le haut Moyen Âge, l'alimentation apparaît comme un élément de distinction sociale : les bovins assurent la plus grande partie des besoins en viande de tous, mais la consommation du porc différencie le milieu paysan, consommateur de salaisons et de confits, des milieux privilégiés consommateurs de porcelets et de viande fraîche. Une consommation mineure en quantité mais hautement révélatrice est celle du gibier, élevée dans le milieu aristocratique, faible voire inexistante ailleurs. La croissance urbaine des villes entraîne des transformations dans l'élevage, qui voit l'augmentation de la production de veaux et de brebis de boucherie, liée au développement de pâturages. L'artisanat, voire l'industrie, en ville sont attestés parfois par des restes fauniques, comme la corne, utilisée à Elne aux XIe-XIIe s. dans les procédés de transformation du fer en acier<sup>63</sup>.

Après un temps de découverte passionnée et de mise en place de protocoles d'étude, les archéosciences ont aujourd'hui une place privilégiée dans le renouvellement des problématiques historiques sur les sociétés médiévales. Plus que l'étude des pratiques agricoles, voire même des paysages, c'est au fonctionnement interne et à l'évolution du monde rural que conduisent les travaux actuels.

### **III - L'approche sociale des liens entre l'homme et son milieu, la dimension anthropologique des paysages.**

Plus brièvement, je voudrais ici constater une tendance qui me semble se renforcer récemment et qu'il me semble nécessaire de promouvoir. L'étude des paysages, par les historiens et les archéologues, avec les nouvelles approches permises par l'étude de sources variées, renseigne sur les relations entre l'homme et son milieu bien sûr, et débouche maintenant sur la connaissance des relations au sein des sociétés elles-mêmes. Les perspectives ouvertes par les méthodes actuelles font souvent apparaître, comme on l'a vu pour l'habitat, le peuplement ou les formes et les chronologies de l'encellulement, que les questionnements des historiens, et les modèles qu'ils avaient élaborés, utiles et souvent éclairants, étaient incapables d'expliquer tous les aspects de l'évolution des sociétés médiévales. Cette approche vient enrichir l'étude sociale et anthropologique, mais parfois elle permet de découvrir questions originales, des pans souvent insoupçonnés des relations humaines révélés par des sources nouvelles.

Sur le site de Flixborough (North Lincolnshire, Angleterre) Chris Loveluck a fouillé une quarantaine de bâtiments de bois des différentes périodes d'un habitat du haut Moyen Âge, allant du VIIe au XIe siècle, dans un environnement riche en déchets domestiques et artisanaux (7000 objets métalliques, 6000 tessons céramiques)<sup>64</sup>. L'étude de ce site a combiné l'analyse des bâtiments, des objets et des restes de la faune domestique pour comprendre les processus de fabrication et de consommation. Cette étude a permis de dégager des changements dans les modes de vie et dans l'habitat. À la fin du VIIe siècle et au VIIIe le site comporte plusieurs constructions de bois. L'une d'elles, sur sablière basse est associée à des sépultures et pourrait être une église familiale aristocratique. L'étude de la faune montre, à côté des bovidés (60 % de l'alimentation carnée), porcs et moutons, l'importance de la chasse, avec des cerfs et des lièvres, ainsi que des grues, qui sont le gibier de la chasse au faucon, de caractère très aristocratique. La vaisselle montre la présence de nombreux gobelets et bols en verre, ainsi que de poteries importées de Rhénanie, les échanges sont d'ailleurs confirmés par la relative abondance du numéraire d'argent (les *sceattas*) pour cette époque. Tout indique donc "une consommation ostentatoire", "un style de vie et des pratiques sociales caractéristiques d'un statut élevé et d'un habitat aristocratique". Au IXe siècle, l'habitat évolue vers un centre productif artisanal, où les festins et la chasse ont disparu, organisé autour de deux pôles, l'un laïc, l'autre monastique. La consommation alimentaire bascule : 60% de l'alimentation carnée repose sur les capridés. Les échanges avec le continent sont encore attestés, mais augmentent ceux qui concernent l'Angleterre. L'artisanat textile et métallurgique alimente probablement ces échanges. Au Xe siècle, deux centres domaniaux prennent place à quelque distance l'un de l'autre, ils sont tous deux des manoirs laïques. L'un est

---

<sup>63</sup> Vianney Forrest et Isabelle Rodet-Belarbi, "Les activités quotidiennes au travers des vestiges fauniques", *L'archéologie médiévale en France depuis 30 ans*, juin 2006, p. 28-31.

<sup>64</sup> Chris Loveluck, "L'habitat anglo-saxon de Flixborough, dynamiques sociales et styles de vie (VIIe-XIe siècles)", *Les nouvelles de l'archéologie*, n° 92, 2003, p. 16-20.

associé à une église en pierre, avec un grand bâtiment sur fondations de calcaire, . La part des bovins dans l'alimentation augmente à nouveau, la faune sauvage réapparaît aussi, plus nombreuse qu'auparavant encore, en revanche les marqueurs du luxe dans les consommations et des échanges diminuent et l'artisanat semble seulement destiné à un usage domestique. Ces manoirs sont ceux de seigneurs ruraux, qui bénéficient des avantages directs tirés de leurs droits sur les terres voisines, mais qui ne sont plus intégrés à des réseaux d'échanges à plus large échelle. Le site de Flixborough a montré que des changements interviennent à l'intérieur même des époques historiques classiquement considérées comme homogènes, il a montré qu'au-delà des caractérisations simples ("centre domanial" ou "monastère") il existe des évolutions complexes. En Angleterre, en France, en Belgique, aux Pays-Bas et en Allemagne les fouilles montrent souvent des similitudes entre les évolutions des sites, on constate ainsi parfois le développement de pratiques sociales aristocratiques au VIIIe siècle, ou l'existence d'habitats associés à des monastères au IXe s. et ailleurs l'affirmation de modes de vie seigneuriaux au Xe s. La question de la mesure des caractéristiques propres au haut Moyen Âge occidental par rapport aux formes prises par les évolutions locales est ainsi complètement reposée par les progrès d'une archéologie plus globale.

Pourtant, il est remarquable que ce soit par les marges, par les franges, que le regard permette aujourd'hui de parvenir au cœur des relations sociales dans le monde rural médiéval et moderne. Cette dernière remarque amène aussi à considérer que la longue durée est redevenue le cadre nécessaire aux recherches. Les marges, les territoires du monde rural qui se trouvent à l'extérieur de l'*ager*, qui ne font pas partie des champs cultivés en permanence, mal documentés par l'écrit médiéval, sont l'objet de travaux qui puisent dans des méthodes pluridisciplinaires, souvent même transdisciplinaires.

Sans vouloir faire l'inventaire exhaustif des territoires marginaux qui sont intéressés par ces recherches, il doit souligner leur diversité. Cette diversité recoupe celle de la *silva* et du *saltus*, c'est-à-dire l'inculte par nature et la zone d'extension possible des cultures selon les besoins des sociétés rurales. La forêt est un objet d'étude classique pour les médiévistes, mais alors que durant des décennies elle a été considérée soit comme un espace à conquérir (et à détruire) par les défrichements systématiques, dans une dialectique de présence-absence presque exclusive. La forêt était considérée aussi comme une ressource marginale, un territoire de cueillette et de chasse, au mieux de pâture des cochons. Le contrôle seigneurial sur les bois, la mise en défens, faits perçus au travers de textes juridiques et normatifs, occultait trop souvent les relations complexes des sociétés avec cet espace spécifique. Grâce aux apports de la palynologie et de l'anthracologie la forêt est devenue peuplée d'arbres, d'espèces végétales, la mesure de son recul ou de son avancée, de son ouverture par des clairières est devenue objective, sur certains territoires, et a pu être mise en relation avec les progrès du pastoralisme<sup>65</sup> et avec ceux de la métallurgie<sup>66</sup> et du charbonnage. La forêt apparaît alors comme un espace complexe, dont l'évolution est en rapport avec la longue construction des paysages, comme l'a montré pour le Midi languedocien Aline Durand<sup>67</sup>. Les rapports des sociétés rurales avec l'espace forestier ont été rapprochées de celles entretenues avec d'autres espaces incultes, territoires de l'entre-deux, entre cultures et utilisation plus extensive, non arborés ou couverts d'une végétation plus ouverte, comme garrigues et landes. Ces zones sont celles où les droits sont souvent partagés entre seigneurs et communautés. Ces droits d'usage, d'exploitation en bois de chauffe, en pâturages ou en espaces de cueillette ou de cultures temporaires, sont un enjeu majeur pour des communautés qui trouvent dans ces ressources la condition de leur équilibre<sup>68</sup>. Dans des régions de montagne, les Pyrénées, les Vosges, les territoires incultes, forêt ou landes, sont plus encore qu'ailleurs des ressources essentielles. De nombreux travaux ont montré l'intérêt des États naissants, des seigneurs pour les forêts, mais les apports récents permettent de dresser des cartographies et des

---

<sup>65</sup> Didier Galop, *La forêt, l'homme et le troupeau dans les Pyrénées. 6000 ans d'histoire de l'environnement entre Garonne et Méditerranée*, Toulouse, 1998, 285 p. et Bernard Davasse, *Forêts, charbonniers et paysans dans les Pyrénées de l'Est, du Moyen Âge à nos jours. une approche géographique de l'histoire de l'environnement*, Toulouse, 2000, 287 p.

<sup>66</sup> Véronique Izard, *Les montagnes du fer. Éco-histoire de la métallurgie et des forêts dans les Pyrénées méditerranéennes (de l'Antiquité à nos jours). Pour une histoire de l'environnement.*, thèse sous la dir. de Georges Bertrand, Toulouse, 1999, 2 vol. 560 et 192 p.

<sup>67</sup> Aline Durand, *Les paysages médiévaux du Languedoc. Xe-XIIIe siècles*, Toulouse, 2003, 491 p.

<sup>68</sup> Deux très beaux livres montrent comment l'histoire de la forêt est devenue ces dernières années un thème entièrement renouvelé : ce sont ceux de François Duceppe-Lamarre, *Chasse et pâturage dans les forêts du Nord de la France. pour une archéologie du paysage sylvestre, XIe-XVIIe siècles*, 2006, 315 p. et de Emmanuel Garnier, *Terre de conquêtes. La forêt vosgienne sous l'Ancien Régime*, Fayard, 2004, 620 p.

chronologies précises, il est vrai pour des secteurs encore localisés, mais qui montrent le dynamisme des communautés rurales, leur attachement à des usages et des pratiques peu attestées par les textes et révélées par des études environnementales, comme l'utilisation des branches basses en fourrage, les cultures sur clairières, le charbonnage.

L'archéologie et l'étude environnementale des pâturages de montagne a acquis ses lettres de noblesse sur la montagne d'Enveigt, dont on a déjà souligné le caractère fondateur. Des recherches de Christine Rendu ont retenu le recours systématique à l'interdisciplinarité et au choix de la longue durée. Les informations sont plus riches que celles que l'on aurait retiré seulement des textes, surtout elles obligent le chercheur à examiner les raisons de la non-concordance des visions offertes par les textes et par l'archéologie avec ses diverses méthodes. La "montagne", c'est-à-dire la zone de pâturages entre 1600 et 2200 m. d'altitude, est le révélateur de la mise en place de choix économiques et de stratégies sociales (seigneuriales, familiales, communautaires) qui évoluent selon des cycles et des formes ignorés jusque là. Cette étude a ouvert des voies entièrement nouvelles à la connaissance des relations de l'homme en société et de son milieu. Des études plus historiques, comme celles de Benoît Cursente sur les "maisons casalères" de Gascogne<sup>69</sup>, ou de Roland Viader sur la longue résistance des communautés andorranes à la féodalisation puis le retard et la vigueur de celle-ci dans les Vallées<sup>70</sup>, ont nourri les réflexions de Christine Rendu. Pourtant on mesure, à la comparaison de ces thèses historiennes et de celles qui leur associent des recherches environnementales, planimétriques, régressives, que la vision modélisatrice est largement enrichie (et parfois contredite) par l'examen des traces du vivant, par la vision micro-régionale, par l'approche du réel.

Parmi les zones que l'on peut qualifier de marginales, certaines peuvent aussi comprendre des cultures, comme les cultures fourragères, les prés, qui ont fait et font l'objet de recherches approfondies. La gestion de l'irrigation, l'accès aux prés est un des critères de différenciation, d'enrichissement et d'affirmation sociale dans les sociétés rurales. Ainsi on a pu qualifier de "centrale" la question des prés et des plantes fourragères, liées à l'élevage intensif pour alimenter les villes en viande.

Des milieux hostiles à l'activité agricole, comme les zones humides en général, les lacs, les marais et marécages, les fleuves et rivières et leurs rives, les estuaires<sup>71</sup>. Rappelant que "les fleuves ont une histoire"<sup>72</sup>, ces études s'inscrivent dans une triple perspective. On peut d'abord mentionner l'aménagement et l'utilisation des espaces humides par les sociétés médiévales pour eux-mêmes (cueillette, pêche, énergie hydraulique, voies de circulation). L'aménagement des cours d'eaux, pour l'alimentation des moulins et d'autres formes d'artisanat ou pour l'irrigation, est étudié conjointement par les géographes, sédimentologues, paléo-environnementalistes, archéologues et historiens<sup>73</sup>. En second lieu l'assèchement de ces espaces, pour leur exploitation comme terres à cultiver, s'apparente à la création de nouveaux terroirs, la naissance de paysages neufs, dont les marais italiens ou languedociens offrent de bons exemples, mais auxquels on peut ajouter aussi les polders de la mer du Nord ou les secteurs asséchés des marais vendéens<sup>74</sup>. Ayant recours aux méthodes régressives : études des plans, cadastres, compoix, des documents de gestion seigneuriaux et fiscaux ou de dispositions juridiques de partage ou d'appropriation, ces études s'associent parfois l'archéologie et les sciences environnementales, elles ouvrent des fenêtres nouvelles sur la mise en valeur des

---

<sup>69</sup> Benoît Cursente, *Des maisons et des hommes. La Gascogne médiévale, XIe-XVe siècle*, Toulouse, 1998, 605 p.

<sup>70</sup> Roland Viader, *L'Andorre du IXe au XIVe siècle. Montagne, féodalité et communautés*, Toulouse, 2003, 440 p.

<sup>71</sup> Annie Dumont, *Archéologie des lacs et des cours d'eaux*, Éditions Errance, 2006, 166 p.

<sup>72</sup> J.-P. Bravard et M. Magny (dir.), *Les fleuves ont une histoire. Paléo-environnement des rivières et des lacs français depuis 15000 ans*, Errance, 2002, 312 p.

<sup>73</sup> Un exemple de recherches pluri-disciplinaires est donné par Daniel Pichot et Dominique Marguerie, "Approche pluridisciplinaire sur l'aménagement des petits cours d'eau par les sociétés médiévales dans l'ouest de la France (VIIe-XIIe siècles)", *Fleuves et marais, une histoire au croisement de la nature et de la culture. Sociétés préindustrielles et milieux fluviaux, lacustres et palustres : pratiques sociales et hydrosystèmes*, Joëlle Burnouf et Philippe Leveau dir., Errance, 2004, p. 113-125. Sur un aspect différent, on trouvera une présentation succincte des recherches récentes en France dans Éric Rieth et Virginie Serna, "Archéologie de la batellerie et des territoires fluviaux au Moyen Âge", *L'Archéologie médiévale en France depuis 30 ans*, n° 314 de la revue *Dossiers de l'Archéologie*, juin 2006, p. 88-93.

<sup>74</sup> Jean-Loup Abbé, *À la conquête des étangs. L'aménagement de l'espace en Languedoc méditerranéen (XIIe-XVe siècle)*, Presses Universitaires du Mirail, 2006, 331 p.

milieux et le rôle structurant pour les communautés que jouent leurs rapports avec les espaces dits marginaux.

L'apport principal de ces nouvelles études sur la formation des paysages médiévaux et la place qu'y tiennent ces espaces de réserve ou de marges est une meilleure connaissance des sociétés rurales. L'étude de ces espaces, de leur exploitation, appropriation, ou transformation par les sociétés rurales nous renseigne en particulier sur leur rapport réel (et pas seulement celui que disent les textes) avec les cadres englobants, le s principautés et pouvoirs centraux, les droits seigneuriaux et ecclésiastiques, les héritages juridiques. Mais surtout, et bien souvent en l'absence de textes, ces études nous apprennent à percevoir les dynamiques internes aux sociétés, leur structuration, leur différenciation, professionnelle, sociale, les solidarités, les rivalités et les conflits qui les animent.

L'étude des rapports avec le milieu, et en particulier de la place des "marges", des milieux où s'exprime, plus fortement qu'ailleurs la contrainte de la nature face à la culture, oblige aussi à reprendre en compte les facteurs environnementaux dans l'explication historique : depuis les études sur le climat qui traçaient à grands traits les évolutions du dernier millénaire, on est passé depuis peu à une attention à des faits micro-régionaux : déviation des cours d'eaux, impact des inondations, des alluvionnements, prise en compte, gestion ou prévention du risque par les sociétés médiévales. Un credo anti-déterministe unanimement partagé par les historiens et les géographes avait parfois pu faire négliger le poids des contraintes du milieu sur les hommes : l'approche environnementaliste actuelle – une certaine "écologie historique" ou "histoire écologique" (?) – redonne toute sa place à la prise en compte des facteurs naturels dans les choix et évolutions des sociétés médiévales. L'étude des rapports que les hommes entretiennent avec la nature, à une époque donnée et en un lieu donné, et l'étude de l'évolution de ces rapports devient même le prisme qui permet de distinguer les diverses lignes de forces qui composent ces mouvements, qui les orientent. De décor d'arrière-plan la nature humanisée, le paysage, est passée au premier plan, et même au cœur de la démarche historique. Parmi toutes les constructions sociales d'une époque, aucune n'a laissé autant de vestiges objectifs que le paysage, dont l'exploitation scientifique commence à peine. Les champs des découvertes qui nous attendent sont encore insoupçonnés.

-----  
Conclusion :

Parvenu à la fin d'un exposé que j'aurais voulu plus international, plus complet, plus synthétique et plus détaillé à la fois, et qui me laisse donc une impression d'imperfection totale, je voudrais insister sur deux points qui me semblent mériter réflexion et qui ont fait l'objet de publications récentes.

Il s'agit d'abord de la "territorialisation" des questions historiques. Comme l'ont montré Monique Bourrin et Elisabeth Zadora-Rio<sup>75</sup> et plus récemment Benoît Cursente et Mireille Mousnier<sup>76</sup> il n'est pas de question, d'histoire sociale, économique ou politique, parfois même d'histoire des mœurs ou des "mentalités" qui ne soit l'objet d'une approche "spatiale", d'une inscription dans des "espaces" ou des "paysages" divers<sup>77</sup>. Stéphane Boisselier, dans une synthèse récente<sup>78</sup>, a soulevé plusieurs des problèmes de cette tendance à la "spécialisation" tous azimuts comme celle qui conduit Barbara Rosenwein à s'interroger les "lieux et espaces de l'émotion"<sup>79</sup>. Il convient de souligner qu'il y a là un risque, celui de l'anachronisme et de la sur-

---

<sup>75</sup> Monique Bourrin, avec la collaboration d'Elisabeth Zadora-Rio, ont développé d'éclairantes réflexions sur la spacialisation, dans "L'espace", *Les tendances actuelles de l'histoire du Moyen Âge en France et en Allemagne*, actes des colloques de Sèvres 1997 et de Göttingen 1998 Jean-Claude Schmitt, Otto Gerhard Oexle dir., Publications de la Sorbonne, Paris, 2002, p. 493-506.

<sup>76</sup> Benoît Cursente et Mireille Mousnier dir., *Les Territoires du médiéviste*, Presses Universitaires de Rennes, 2005, 461 p.

<sup>77</sup> Exemple de cet engouement pour l'espace, le XXXVIIe congrès de la Société des Historiens Médiévistes de l'Enseignement Supérieur Public, tenu à Mulhouse du 2 au 4 juin 2006 avait pour thème "Construction de l'espace au Moyen Âge : représentation et pratiques" (actes à paraître).

<sup>78</sup> Stéphane Boisselier, "Introduction à un programme de recherches sur la territorialité : essai de réflexion globale et éléments d'analyse", *De l'espace aux territoires : pour une étude de la territorialité des processus sociaux et culturels en Méditerranée occidentale médiévale, état des recherches, sources, objets et méthodes*. Actes de la table-ronde des 8-9 juin 2006, Stéphane Boisselier dir., CESC, Poitiers, à paraître.

<sup>79</sup> Barbara Rosenwein, "The Places and Spaces of Emotion", *Uomo e spazio nell'Alto Medioevo*, Tomo I, Spoleto, Centro italiano di studi sull'Alto Medioevo, 2003, p. 505-532.

interprétation, car l'espace n'est pas, au sens où nous le comprenons, une notion médiévale<sup>80</sup>. Les études récentes sur la perception ou la représentation du territoire s'appuient sur les cartographies, sur les voyages, les pèlerinages<sup>81</sup>. Elles révèlent la distance entre espace vécu et espace représenté, et l'impossibilité de faire coïncider l'espace des hommes du Moyen Âge et celui des géographes et des historiens contemporains. Sans rejeter l'intérêt de la "spécialisation" des thématiques, il convient de prendre garde à une reconstruction volontariste d'une géographie qui risque de n'être, bien souvent, que purement intellectuelle.

Le concept de "paysage" pose lui aussi un certain nombre de questions, auxquelles les historiens de l'art, et plus généralement les historiens des faits culturels, historiens des mentalités et des représentations, s'intéressent aujourd'hui. Après une période où la "naissance du paysage", c'est-à-dire la perception du paysage comme digne d'attention et de description (écrite ou figurée), était attribuée aux siècles qui vont de la Renaissance à l'époque romantique<sup>82</sup>, on a récemment tenté de retrouver, dans la littérature surtout, les évocations des paysages avant 1500, qui semblent confirmer l'éclipse des représentations de paysages en littérature comme dans la peinture au Moyen Âge<sup>83</sup>. Il faut attendre les œuvres des grands miniaturistes des XIVe et XVe siècles (les frères Limbourg en premier lieu au début du XVe s., mais aussi les miniaturistes anonymes des scènes de la *Vie de Saint Denis*<sup>84</sup>) ou les fresques d'Ambrogio Lorenzetti au palais municipal de Sienne (1338), connues sous le nom de "Fresques du Bon Gouvernement", pour qu'à la fin du Moyen Âge au moins, le paysage rural comme urbain soit perçu et représenté comme le meilleur exemple de l'efficacité et de la réussite du bon gouvernement des hommes. Paradoxe que cet écart entre perception-représentation et construction des paysages, alors que les travaux d'historiens et d'archéologues convergent pour démontrer que le plein Moyen Âge, du VIIIe au XIIIe siècle est celui qui commence à façonner la trame de paysages qui évoluent dans la longue durée et continuent à être modelés dans les siècles suivants.

---

<sup>80</sup> Alain Guerreau, « Structure et évolution des représentations de l'espace dans le haut Moyen Âge occidental », *Uomo e spazio nell'Alto Medioevo*, Tomo I, Spoleto, Centro italiano di studi sull'Alto Medioevo, 2003, p. 91-116.

<sup>81</sup> Voir les nombreux travaux de Patrick Gautier Dalché, et dernièrement, pour le haut Moyen Âge, *Uomo e spazio nell'Alto Medioevo*, Tomo I, Spoleto, Centro italiano di studi sull'Alto Medioevo, 2003, p. et Christiane Bousquet-Labouërie, *Espace vécu, mesuré, imaginé*, Mélanges en l'honneur de Christiane Deluz, Paris, 1997, 141 p.

<sup>82</sup> Voir entre autres l'exemple des Pyrénées illustré par le travail de Serge Briffaud, *Naissance d'un paysage : la montagne pyrénéenne à la croisée des regards, XVIe-XIXe siècles*, Toulouse, 1994, 622 p.

<sup>83</sup> Michel Baridon, *Naissance et renaissance du paysage*, 2006, 413 p.

<sup>84</sup> BnF, Français 2090, 2091 et 2092 et Latin 5826, premier quart du XIVe s.